A BORD
DE
L'ÉTOILE MATUTINE

DU MÊME AUTEUR

La maison du retour écœurant. Roman d'aventures (*La Renaissance du Livre*).

La Clique du Café Brebis. Chronique d'un centre de rééducation intellectuelle (*La Renaissance du Livre*).

Petit Manuel du Parfait Aventurier (*La Sirène*).

Le Chant de l'Équipage. Roman d'aventures, illustré par *Gus Bofa* (*Les Éditions G. Crès et Cie*).

La Bête conquérante suivi de Le Rire jaune. Romans d'aventures (*Les Éditions G. Crès et Cie*).

La Fin. Souvenirs d'Allemagne (*Les Éditions G. Crès et Cie*).

Les Poissons Morts. Souvenirs de guerre (*Payot*, éd.).

L'U-713. Petit roman d'aventures, illustré par *Gus Bofa* (*Société littéraire de France*).

Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, roman (*Nouvelle Revue Française*).

ÉDITIONS A TIRAGE LIMITÉ

Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, avec des dessins de *Chas. Laborde*, gravés sur bois et coloriés. Édition originale (*La Banderole*).

A bord de l'Étoile Matutine, avec des bois de *G. Daragnès* et un frontispice en couleur (*Les Éditions G. Crès et Cie*).



PIERRE MAC ORLAN

A BORD DE L'ÉTOILE MATUTINE

CHRONIQUE DES GENTILSHOMMES DE FORTUNE
DE GEORGE MERRY

suivi de

LA CHRONIQUE DES TEMPS DÉSESPÉRÉS

Illustrations de J.-G. DARAGNÈS

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie
21, RUE HAUTEFEUILLE, 21

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

1 EXEMPLAIRE SUR VÉLIN BLEU DE RIVES
(HORS COMMERCE)

25 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 2 A 26.

A FERNAND FLEURET

POÈTE ET CAVALIER FRANÇAIS

En témoignage d'amitié

P. Mc. O.

INTRODUCTION

C'EST *Mac Graw, le chirurgien de* l'Etoile-Matutine *qui m'apprit l'art d'exprimer mes souvenirs. Aujourd'hui que je le sais pendu au quai des Exécutions, à Londres, je rends hommage à sa clairvoyante amitié.*

Mac Graw disait : « Cherche en toi-même l'absolution de tes crimes et la rédemption de tes péchés. »

C'est en écrivant sincèrement ce que l'on pense de sa propre vie que l'on obtient le pardon. En racontant mes aventures, maintenant qu'elles sont

écrites et formulées définitivement sur le papier, je pense avoir débarrassé mon âme de tout ce qui pouvait m'inquiéter. Mes crimes et mes fautes, ceux et celles de mes pauvres camarades, les gentilshommes de fortune, sont ici déposés dans ce petit livre fermé comme un coffre dont chacun possède la clef.

Rien de ce que nous fûmes ne nous appartient plus. En mettant le point final à la dernière page de ce manuscrit, j'ai senti que j'étais un autre homme et que je pouvais regretter ce passé comme ne m'appartenant pas.

En relisant l'histoire de ma vie, j'ai comme le regret de cette belle existence qui n'est plus la mienne, mais celle d'un personnage enclos dans un livre.

Pour cette raison, je naviguerai et je recommencerai une nouvelle vie

d'aventures semblable à la première afin d'effacer ces images quand le moment sera venu. Ainsi j'abandonnerai ma vieille peau sur les pages d'un nouveau livre comme la couleuvre laisse la sienne sur les pierres plates du fossé.

Mac Graw disait encore : « La vie des hommes qui vont droit devant eux, renaîtraient-ils dix fois en dix mondes meilleurs, sera toujours semblable à la première. Il n'y a qu'une façon d'aller droit devant soi. »

Nous allions droit devant nous sur la mer, et, quand une voile d'étai nous cachait ce qu'il nous fallait voir, nos couteaux trouaient la voile, car jamais nous n'aurions eu la pensée de nous baisser à droite ou à gauche.

Pour cette raison, les principaux

hommes de ma bande furent tués, quelques-uns pendus et, pour cette raison encore, je suis vieux et vivant, dans un port de l'Europe, entre un perroquet vert qui m'insulte et une fille de Covent Garden qui me gruge. J'aimerai l'oiseau jusqu'au jour où je tuerai la fillette et j'aimerai Nancy jusqu'au jour où j'étranglerai mon oiseau vert.

I

QUAND j'étais enfant, je couchais dans les carrières, auprès d'un petit village, au bord de la Côte. Le nom de ce village n'est plus dans ma mémoire. Je n'avais ni père ni mère ; je vivais avec de vieux hommes obscènes et je me nourrissais au hasard, quelquefois au prix d'infâmes complaisances.

Les vieux inconnus se réunissaient dans une carrière abandonnée et, là, dévoraient ce qu'ils avaient pu récolter. Ils grattaient leurs plaies,

parlaient de leurs maladies et ravaudaient leurs nippes. Je ne me rappelle le nom d'aucun de ceux qui composaient cette société. Un jour, un vieillard tomba dans un piège à loups et je crois bien qu'on le mangea. Je ne pourrais pas l'affirmer. En dehors de cet homme mort, encore ne puis-je certifier le fait, nous ne mangeâmes plus de chair humaine. Mais nous mangions tout ce qui remuait autour de nous : des mulots, des rats, des lézards, des grenouilles et des insectes aussi. Les vieillards étaient vifs à cette chasse ; leurs mains se détendaient comme un trait d'arbalète. Ils faisaient cuire les lézards sur de petits feux de branchages, et quelques-uns comparaient ce mets avec d'autres

mets dont le nom même m'était inconnu.

Nous mangions également des racines que l'on épluchait avec un couteau. Puis, certains jours, du pain dur que l'on mettait dans de l'eau bouillante où l'on avait fait cuire un corbeau dépouillé de sa peau, qui est amère.

A douze ans, j'avais mangé de tout ce que les hommes n'avaient jamais mangé, mais j'ignorais la nourriture des autres hommes et comme je vivais loin des villes, je ne désirais rien.

Un jour, je pouvais avoir quatorze ans, je vis une femme, au détour d'un bois, près d'un champ où je guettais des corneilles.

Elle était jeune. Elle pouvait avoir

une quinzaine d'années. C'était une paysanne avec une figure fraîche et commune, de beaux cheveux blonds coiffés d'un bonnet d'une extrême blancheur.

Mon imagination ne me permettait pas de la comparer à une princesse mais, telle qu'elle était, elle me parut d'essence divine. Je pris une corneille que j'avais tuée avec ma fronde et me plaçant devant elle pour lui barrer la route, je lui mis l'oiseau mort dans les bras.

— Tiens, dis-je, c'est pour toi. Et je pris ma course à travers champs.

Quand je rentrai à la carrière, les vieillards se querellaient avec des gestes menus et puérils.

— C'est ma place... cette place est la mienne...

— Tu mens, chien !

— Ma place, je renie Dieu !

Un coup de bâton claqua sur une tête sèche.

Le vieillard gémit ainsi qu'un enfant et céda la place.

Le sang ruisselait sur sa face assommée. Il mourut dans la nuit.

Et moi, couché dans un angle obscur, je pensais à cette belle fillette dont l'étonnante fraîcheur me paraissait indéfinissable. En vérité, je n'avais jamais vu de fille aussi jeune et aussi bien portante.

Le lendemain, à la corne du bois, j'attendis la fille. Elle passa sans tourner la tête. Le jour suivant, elle marcha vers moi délibérément. Elle portait de la soupe dans une petite terrine surmontée d'un couvercle.

La soupe était encore chaude. Je me jetai sur la nourriture que je fis disparaître en claquant la langue comme un chien.

Chaque jour, ma nouvelle amie passait devant le bois. Elle m'apportait tantôt de la soupe, tantôt du pain et du lard, des noix et du fromage dur recouvert de foin.

Il arriva qu'une fois, les conversations des vieillards ayant troublé mon imagination en lui donnant un but précis, j'attendis la fillette, avec impatience, sachant ce que je voulais faire.

Quand elle vint m'apporter du pain et du lard — la plaine déserte jusqu'à l'horizon favorisait mes désirs — d'une main je la pris rudement

par un bras et de l'autre je voulus soulever ses jupes.

Elle cria et, subitement, sa figure devint laide de peur. Une colère formidable m'enflamma le visage. Je bondis sur la fille comme sur une proie, m'appliquant à l'étrangler selon les lois de la chasse. Quand elle fut immobile entre mes mains, j'ouvris les doigts et la paysanne, molle et lourde, tomba sur l'herbe.

Alors, relevant ses jupes, je pus satisfaire ma curiosité. Je vis pour la première fois comment une femme était faite. La fille était jeune et grasse, mais rien ne m'expliqua le mystère de cette différence merveilleuse entre elle et moi.

— Maintenant je n'aurai plus de soupe, pensai-je. Je revins aux car-

rières, et, naturellement, je racontai ce qui s'était passé au vieillard partageant son lit de feuilles sèches avec moi.

L'homme jeta un glapissement et réveilla les dormeurs.

— Ce bandit a tué une fille du village. Qu'allons-nous devenir. Le malheur est entré parmi nous avec lui !

Cependant qu'ils discutaient dans l'obscurité sur la nécessité de me livrer à la maréchaussée, je pris le parti de fuir.

Et je courus droit devant moi, vers la mer, galopant sur la terre gelée.

Ce n'est que par la suite, bien plus tard, après avoir lu des livres, que cette aventure revint dans ma mémoire avec sa véritable importance. C'est-à-dire qu'à cette époque j'eus

la révélation d'avoir commis un crime et, par ainsi, d'être, en la fleur de mon âge, débiteur du gibet, pour une valeur ne dépassant pas ma propre existence.

II

Quand je pense à la misérable bêtise de mon enfance, le sang bourdonne à mes oreilles et mon cœur bat plus vite. Les enfants sont-ils, ainsi que j'étais, des créatures sottes, incapables de choisir entre ce qu'il faut détruire et ce qu'il est bon de respecter. Je ne sais. D'autres enfants que j'ai vus ne tuèrent pas la fille qu'ils aimaient et qui leur donnait du pain, mais ils sacrifièrent les petites bêtes domestiques offrant leurs caresses ingénues. Lorsque son-

nera l'appel des trompettes angéliques, dites-moi qui l'emportera devant les juges, du jeune enfant nu, traînant au bout d'une corde ses grenouilles éclatées et son petit chat étranglé, ou du farouche gentilhomme de fortune et son cortège burlesque de victimes humaines ?

En vérité, nous étions cruels, cruels comme de grands enfants.

Je restai, jusqu'à quinze ans, ainsi que les petites bêtes encore aveugles, dans la nuit. Et c'est à Brest que j'ouvris les yeux à la lumière du monde, dans un cabaret où j'aidais aux servantes.

Là, j'entendis parler un soldat mécontent. On l'appelait Muguet. C'était un homme lourd avec des jambes courtes et de gros mollets

enfermés dans des bas mal tirés. Il appartenait à un bataillon d'infanterie et servait comme fusilier sur la frégate *la Murène.* Comme les soldats couraient la grande bordée ainsi que les équipages pour servir aux manœuvres basses pendant la navigation, Muguet servait à la manœuvre haute des voiles et gagnait dans ce service un supplément de solde de trois livres par mois. Il jouissait d'une certaine aisance et payait facilement un broc de vin.

L'auberge où j'aidais à laver la vaisselle, à fendre du bois et à tourner la broche, s'ouvrait sur une petite rue, près de l'arsenal. A l'enseigne du *Brûlot Fournier* se réunissaient des matelots, des officiers mariniers et les bas officiers du bataillon d'in-

fanterie embarqués sur les bâtiments de l'escadre.

Tous ces gens buvaient leur paie et chantaient avec des filles. Quand ils ne buvaient pas, ils demeuraient tristement la tête appuyée entre leurs mains devant leur bouteille. Ils n'ouvraient la bouche que pour parler des misères de leur métier et des avantages de courir la grande bordée. D'autres disaient leurs aventures au delà des mers, dans les terres promises de l'Amérique, mais tous gardaient le respect de la discipline. Aux heures de soûlerie, ils chantaient avec mélancolie à la manière des Bretons. J'entendais les voix aiguës des filles vrillant la chanson des matelots, comme des éclairs dans la nuit suffocante.

En marge de cette vie charmante, je plongeais le bras à nu dans un baquet d'eau sentant l'aigre. De temps à autre, un matelot ivre pénétrait en titubant dans la cour et lâchait de l'eau en appuyant son front contre le mur ; il rentrait dans la salle chaude en tâtonnant pour retrouver la porte.

L'opération consistant à laver des brocs et des bouteilles laisse l'imagination libre. Les limites du monde, que je pouvais concevoir, ne dépassaient guère la rue malpropre et la salle dorée du cabaret où la fumée des pipes à pétun enveloppait les visages de mystère.

Parmi les clients de mon patron, dont le nom n'est plus dans ma mémoire, j'avais remarqué, outre Mu-

guet, le soldat que l'on appelait la Candela, un nommé Pélisson, qui avait été autrefois écrivain sur une galère de Toulon. C'était un petit vieux soigneusement rasé. Les douleurs le contraignaient à traîner la jambe avec l'allure spéciale des porteurs de chaussettes, qui sont les chaînes séparées pour l'accouplement des forçats.

— Quand j'étais écrivain sur la réale, disait-il, j'habitais avec le comite dans la chambre de mieje. Je gagnais douze écus par mois. Pour cela, je faisais la provision et la dépense, et je gagnais encore douze écus. J'ai toujours cru qu'un jour viendrait où je pourrais tenir une auberge à mon compte. J'ai navigué toute ma vie

dans l'espoir d'acheter une auberge. Voilà.

— Alors tu n'as pas acheté ton auberge ? demandaient les soldats.

— C'est-à-dire qu'une fille que j'ai rencontrée à Malte, quand j'ai abandonné ma charge, se mit en ménage avec moi. Elle était blonde et juive ; son père avait été brûlé par la Sainte-Inquisition. Moi, n'est-ce pas...

On ne l'écoutait plus. Les soldats et les matelots parlaient d'autre chose. Le vieil écrivain hochait la tête, payait, ouvrait la porte, tâtait le brouillard avec sa main et disparaissait.

Moi, j'étais au chaud dans la grande salle et je regardais ces messieurs avec des yeux merveilleusement ou-

verts. Parfois, une fillette de la maison, Marion la Penerez, m'adressait la parole en riant. Elle me pinçait les jambes quand je portais les verres. Un jour, elle me fit boire dans le sien. L'écrivain était à ses côtés. Je l'entendis murmurer : Donne-lui rendez-vous ! La fille sourit sans répondre. Donne-lui rendez-vous ! répéta Pélisson. Et Marion leva les épaules. Et l'écrivain me dit : Le patron n'est pas là, bois du vin et assieds-toi. Marion se rapprocha de moi sur le banc. Quand je sentis sa jambe frôler la mienne, j'eus un mouvement de recul. Je te fais peur, dit la fille... Elle se tourna vers son compagnon : Ça ne sait pas, ça n'a jamais vu de femmes.

— Tu mens, dis-je à Marion, et

ma voix tremblait de colère. Tu mens, je sais ce que c'est. J'ai déjà vu une fille sous ses jupes.

— Maké guir (ce n'est pas vrai), fit Marion avec mépris.

Elle se leva en titubant et me tendit un verre...

— Tiens, bois, mon mion, c'est du vin.

Muguet venait d'entrer, il s'assit à côté de Marion, et son épée rabota le banc.

— Je sais ce que c'est qu'une fille, entends-tu, Marion ? Et je lui racontai l'histoire du bois et de la paysanne que j'aimais et que j'avais tuée par curiosité.

— Qu'est-ce que c'est que ce mion, que ce mion ? répétait Marion comme étonnée.

Alors l'écrivain me tapota la joue d'un geste familier. Il regardait Muguet. J'aurais voulu qu'il me parlât et j'ajoutai, hostile :

— Hé quoi, je n'ai rien fait de mal.

— Tais-toi, fit la fille. Puis elle ajouta : « Il faut venir icicaille pour entendre cela. »

Quand le patron fut de retour, il m'envoya laver mes bouteilles dans la cour.

Ma grande colère n'était pas calmée. Je parlais tout seul. Une force immense gonflait ma poitrine.

Ah non, je ne regrettais rien, non vraiment ! mais j'étais inquiet vaguement du peu de succès de mon récit devant cette putain et ces hommes rudes.

Dans la cour, Muguet vint me retrouver pour uriner, selon son habitude, contre la muraille. En me tournant le dos, il me dit : « Que veux-tu faire ? tu ne peux pas rester icicaille... réponds, nom di Diou.

— Pourquoi ?

— Tu ne peux pas rester ici, tu vas naviguer avec moi, avec l'écrivain. Demain je te ferai connaître Mac Graw, nom di Diou ! C'est pour ton bien.

— Oui, Muguet, dis-je enthousiasmé, oui, j'irai courir avec vous la grande bordée, comme les autres. Et puis j'achèterai une auberge avec l'argent du Roi.

— Oh, le Roi !... fit Muguet en rajustant sa braguette. »

III

La neige tombait sur la lande déserte. Au loin, on entendait la mer se briser sur les récifs de la côte. Mille canons tonnaient au large, vers la mer, et le cri aigre des mouettes annonçait une épave nourricière.

Muguet, dit « la Candela », marchait le premier et je le suivais avec Pélisson, éclairant notre route avec une lanterne.

La monture de fer de la lanterne dessinait sur le sol une croix de Saint-André gigantesque, et nos ombres

s'allongeaient comiques et funèbres, effleurant les ajoncs poudrés de blanc et la neige dure, où elles ondulaient selon les caprices du sol.

La neige fouettait nos figures rougies par les embruns et nos yeux pleuraient.

— Nom di Diou ! jurait Muguet en se signant de sa main libre.

Toute la lande tourbillonnait dans la neige. Toutes les routes de la terre étaient effacées. Nous marchions tous les trois à la lueur trouble de notre lanterne ; nous marchions vers un point précis de la Côte qu'il nous fallait atteindre avant la première heure du jour. Nous marchions vers une autre petite lumière balancée par les vagues puissantes, la lumière de l'*Etoile-Matutine*, perchée dans la

gabbie, où frissonnait un matelot aux doigts bleus.

— Tu verras Mac Graw, hoquetait Pélisson, tu prêteras serment sur la Bible, tu verras George Merry et tous ceux des Antilles. Et peut-être verras-tu Mon-Seigneur, un vrai gentilhomme, un ancien garde du pavillon de l'Amiral.

— Il portait toujours un habit bleu, sa culotte et ses bas rouges, répondit Muguet, plié en deux pour offrir le fond de son tricorne aux rafales coupantes.

— Tu verras, continua Pélisson... nom di Diou ! je ne vois plus rien... et le falot, nom di Diou ! est mort...

Tous trois nous restâmes immobiles sous la neige, serrés l'un contre

l'autre. La mèche grésillait dans la lanterne.

La mer s'était calmée. Au loin il nous sembla entendre la délicate harmonie des hautbois et des flûtes. Pélisson tremblait de tous ses membres et le Muguet claquait des dents.

C'était en vérité comme un chant de hautbois et de poulies grinçantes associés quelque part vers la mer. Au ciel noir, une seule étoile s'alluma.

— La Croix du Sud ! murmurèrent pour eux-mêmes, mes deux compagnons.

Et Pélisson, agenouillé dans la neige, se mit à réciter une prière.

Muguet, en s'agenouillant, me contraignit à l'imiter.

— *Laudato sia lo nome de lo bon Giesu,* pleura Pélisson.

— *Amen,* répondit Muguet.

La voix de Pélisson devint celle d'une petite fille.

— *Et vous autres, seigneurs mari-nari fariens priguière à Dieu et à Madone Sainte-Hélène, que Dieu vous mande la bonne sere mesi lou Patron, mesi lou nochier, et tutti quanti la voustre valenti compagnie da poupe à proe.*

— *Ave Maria per nave,* pleura Muguet.

Et le vent dissipa les hautbois du malheur. Nous prêtâmes l'oreille.

— Tu n'entends plus rien, fit Pélisson.

Je tendis l'oreille.

— C'est fini, répondit Muguet en se relevant.

— Alors reprenons notre route,

déclara Pélisson, la malheur chasse au large. Cette oraison est la meilleure de toutes. Quand on a couru la grande bordée sur les galères de Toulon, on sait qu'il n'est jamais vain de lui accorder sa confiance.

— Tu l'inscriras sur un morceau de papier pour le mion, fit Muguet.

Nous nous rapprochâmes de la côte. L'oraison avait calmé la tempête et la neige. Au loin, dans la gabbie de l'*Etoile-Matutine*, une lumière jaune brillait faiblement.

Pélisson siffla dans ses doigts en s'avançant vers la mer.

— Attention aux trous, prévint Muguet.

Un autre coup de sifflet répondit du bateau, dressé tout noir contre le

ciel pâle, avec des cordages fins comme des cheveux.

Une lumière courut sur le pont et j'entendis donner des ordres dans une langue que je ne connaissais pas.

— C'est George Merry, me dit Muguet.

George Merry tenait un falot à bout de bras à l'avant d'un petit canot nageant vers le rivage. Il éclairait la route choisie par mes deux camarades pour me permettre d'acheter la petite auberge où toutes les ressources de ma paisible imagination se réunissaient afin d'y réaliser le bonheur.

IV

Le contremaître s'appelait Pitti. C'était un ancien marinier de Toulon que le jeu du couteau avait conduit aux galères. Il avait longtemps égratigné l'eau méditerranéenne avec sa rame, parfois, les jours de fête, au son des trompettes et hautbois, dont ses camarades plus fortunés tiraient des sons assez agréables à ouïr sur l'eau, au crépuscule de la nuit.

Grâce à la complicité d'un compagnon appointé à une pistole par

mois, il réussit à s'évader, à gagner l'Afrique et, de hasard en hasard, l'*Etoile-Matutine*, où ses robustes qualités furent appréciées par Merry.

Avec un vieux soldat des gardes françaises ayant connu Raveneau de Lussan, le Nantais, Anselme Pitti et moi-même, nous étions, je crois, les seuls Français à bord. L'ancien garde-française s'appelait Marceau ; nous étions les quatre fanandels, comme il disait, quatre fanandels de même origine, sans souvenirs communs. A cette époque, je ne pouvais m'exprimer en anglais. Pour cette raison, je recherchais l'amitié de Marceau, du Nantais et de Pitti. Plus tard, je devins l'ami de Mac Graw. Je pris l'habitude de penser

comme Mac Graw, car celui-là était un homme né pour mon admiration. Je copiais ses gestes familiers et, par la suite, sa manière de réagir devant les êtres et les choses s'exprima souvent par ma bouche.

C'est Pitti qui m'apprit le métier et me fit connaître le jeu compliqué des cordes et des antennes le long des arbres. Avec lui, je rangeais le butin dans l'estive et, chaque soir, j'allumais la lampe au-dessus de la gigeole qui est une petite armoire où la boussole est enfermée.

Quelquefois, je montais dans la gabbie à l'arbre de maître, et je regardais l'horizon à côté du Nantais, épiant les voiles gonflées et les prémices émouvantes de la capture.

Au service de George Merry, mon adolescence fut celle d'un Ganymède sournois et soumis.

Je le servis à table. Et quand les souvenirs d'amour le tourmentaient et que sa voix devenait trouble, je me soumettais avec complaisance à ces désirs.

Et ces étranges services appartenaient à mon rôle de mousse. Personne ne songeait à me les reprocher. Je ne fus jamais efféminé. Ma jeunesse était robuste et brutale, et je ne connus le bien et le mal que par l'enseignement de mes instincts. Le mal c'était la douleur, et le bien le plaisir sous ses formes les plus incongrues.

Egalement, je concevais le bien et le mal par rapport à l'*Etoile-Matu-*

tine et à la partie commune que nous devions jouer jusqu'à la mort, à la manière des gentilshommes de fortune.

La mer développa les ressources, au début assez faibles, de mon imagination. Elle m'impressionna fortement les premiers jours que je dus lutter contre elle ; et, plus tard, malgré ses aspects toujours imprévus, je la considérai de même qu'un cadre naturel à mes actions et à mes pensées, comme je considère, en écrivant, la chambre de Nancy et mon perroquet vert mordillant son perchoir.

Autrefois, quand sur la jetée, à Brest, je contemplais la grande mer éternellement balancée, je tâchais avec mes pauvres images à recons-

tituer l'autre rive. Je peuplais cette rive d'êtres imprécis et de richesses puériles. La mer constituait pour mon entendement la séparation entre le réel et le royaume de l'imagination.

Quand, en traversant la mer, je fis connaissance avec les merveilles de l'autre rive, je ne conservai plus qu'un goût violent pour les réalités agréables. C'est ainsi que je connus la dure et farouche aventure, saturé de misères, pour l'amour d'une fille de Caracas ou de la Vera-Cruz, un amour de dix jours, partagé avec les joies enfantines de l'alcool.

La mer ! Les poètes que j'ai lus la comparent à je ne sais quoi, selon l'excellence de leur éducation et la puissance de leurs crises, mais, pour

moi, c'était la grande route suivie par la vieille *Etoile-Matutine* et quelquefois un carrefour, où des navires bondissants crachaient leur mitraille, où le bruit des pièces de huit semblait tout d'un coup ridicule, dans le grand silence du ciel illimité et de l'eau sans horizon.

Je n'ai rien vu de si petit, de si mesquin, de si pauvre et de si disproportionné qu'un combat entre deux vaisseaux de ligne. Le cadre était trop grand pour l'action.

La mer nous terrifiait quelquefois, quand l'*Etoile-Matutine*, secouée par les démons hurlants de la tempête, perdait sa dignité de schooner.

Mais, le calme revenu, vidant pardessus bord les prélarts remplis d'eau et d'écume, nous crachions sur les

petites vagues lourdes et clapotantes, le long des flancs du bateau.

Alors, je léchais mes avant-bras écorchés par les cordes, et George Merry, son tricorne rejeté en arrière sur son bonnet de soie noire, tirait sa pipe à tabac et fumait comme un calme savetier à la porte de son échoppe.

La mer n'existait plus. Elle nous enveloppait et nous ne lui donnions pas un regard. La vieille aïeule ne valait d'être considérée qu'au jour où le matelot de la gabbie signalait au large les lourds galions espagnols, gorgés d'or et de soldats barbus à la peau verte.

O Mer Océane ! Certains voyaient en toi une tombe transparente et impénétrable aux regards. Mais tu

n'étais, vieille étendue d'eau mugissante, mer des tropiques, que notre instrument de travail, l'établi de l'artisan parachevant son chef-d'œuvre, notre mer, indispensable à l'action des hommes groupés sous le pavillon noir. Mer, tu gardes la dépouille de mes amis, matelots dont la mort fit des pantins détraqués et comiques ; au fil de tes mystérieux courants, tu charries le cortège des noyés sans énergie ; au clair de lune, tu bafoues les corps déchiquetés de ceux que tu nourrissais, mer, force sans passion, avec ton grand serpent décoratif que l'on revoit de siècle en siècle !

O mer, belle par la Croix du Sud, la haute mâture et le fifre funèbre du *Hollandais Volant*, les inquié-

tants auxiliaires de la légende marine dont les matelots et les gentilshommes de fortune parèrent les déserts arides de ton immensité gémissante !

V

Le 10 octobre 1720, comme nous élongions la côte septentrionale de la Jamaïque, nous aperçûmes un sloop ancré dans la baie de Dry Harbour.

Selon l'usage des gentilshommes de fortune, George Merry donna l'ordre de hisser le pavillon noir. Nous ne risquions rien à détromper le sloop sur notre qualité, et la seule apparition de cette étamine funèbre donna les résultats que nous étions en droit d'espérer ; deux hommes



qui se trouvaient sur le sloop sautèrent dans un canot amarré à l'arrière et se hâtèrent de gagner le rivage, où nous les perdîmes de vue.

Alors George Merry se fit conduire à bord du sloop. Il était accompagné de son contremaître, que l'on appelait Pierre Mouton-Noir, et d'un matelot dieppois que nous avions enrôlé dans la Caroline du Nord, tandis que nous fréquentions la rivière de la province de l'Amitié.

A la tombée de la nuit, Pierre Mouton-Noir et le Dieppois ramenèrent le canot à bord de l'*Etoile-Matutine.* Nous les aidâmes à embarquer ce qu'ils avaient pu trouver sur le sloop. Le butin était en vérité assez chiche ; mais si l'on tient compte du peu d'efforts qu'il nous avait

coûté, nous l'accueillîmes avec satisfaction. Il faut dire également que notre dernière course avait été mauvaise, la fortune ayant abandonné les plis de notre pavillon.

George Merry resta à bord du sloop cette nuit-là, puis la journée qui suivit cette nuit. Quant à nous, rassemblés sur le tillac, nous nous partageâmes les marchandises du bâtiment, c'est-à-dire plusieurs pièces d'indienne, du café, de la cire et du tabac. Ce fut le contremaître qui se chargea d'évaluer les parts et de les distribuer. Ensuite nous nous mîmes à raccommoder les prélarts recouvrant nos canons.

Devant nos yeux, le sloop pillé se balançait à la brise. Nul bruit ne troublait la quiétude de la rade. Al-

longés sur le pont, la tête enfouie dans les bras repliés, étalés sur le dos, les bras en croix et la chemise ouverte, les hommes reposaient. Beaucoup dormaient comme des bêtes, avec des soubresauts. Et nous étions si fatigués que notre dignité d'homme semblait abolie.

Au soir, nous entendîmes le sifflet de George Merry. Un fanal s'alluma sur le sloop. Pierre Mouton-Noir et le Dieppois armèrent le canot pour aller chercher le capitaine. Quant ils rentrèrent à bord de l'*Etoile-Matutine*, tout le monde dormait. Thomas Skins, qui veillait à la barre, assura qu'ils étaient quatre.

*
* *

De grand matin, George Merry

donna l'ordre de lever l'ancre. La brise du sud permettait de donner toute la voilure et l'*Etoile-Matutine* cingla vers les hasards de notre profession.

L'air était d'une pureté attendrissante. La brise semblait apporter à chacun les parfums du printemps de son pays et ceux qui, parmi nous, avaient connu la douceur oubliée d'un village de la vieille Normandie sentaient sourdre des larmes. Notre imagination n'était pas d'une qualité bien rare, mais il y a des jours où la mer sait amollir les courages dans on ne sait quelles délices.

Le Dieppois prit son fifre et traduisit en notes grêles l'extase divine où nos cœurs fondaient. Le capitaine Merry s'approcha de notre cercle et

nous vîmes pour la première fois qu'il était accompagné par un grand jeune homme aux membres robustes, dont le visage imberbe exprimait l'audace et l'orgueil des belles aventures. Il nous présenta ce nouveau gentilhomme de fortune, qui voulait bien se soumettre à nos lois et à la fantaisie stérile de notre vie errante.

L'apparition de cet élégant camarade fit taire la flûte enchantée et chacun garda pour soi les impressions que ce matelot propre et d'allure décidée pouvait créer dans l'enfer de nos cœurs.

Il était évident que le capitaine favorisait de son amitié ce nouveau compagnon, dont les cheveux retenus en arrière par un ruban découvraient

le cou, délicat et tendre comme celui des très jeunes gens.

L'étranger, car il ne pouvait être, à cause de sa grâce inquiétante, qu'un étranger pour nous, se montra bon gabier. Il grimpait dans les haubans avec une séduisante souplesse et son couteau, qu'il tenait serré entre ses dents petites, le faisait ressembler à un jeune chat portant un poisson. Sa connaissance de son métier lui valut un peu d'estime de notre part. Et puis sa beauté nous impressionnait assez pour lui donner le droit de demeurer serviable, taciturne et distant.

Sur ce, nous donnâmes la chasse à deux vaisseaux hollandais allant à la Martinique, l'un sur son lest, l'autre avec une cargaison de sucre

et de cacao. La lutte fut sauvage, mais le butin dépassa nos espérances. Toute la nuit on fit brûler du rhum dans de grandes jattes en cuivre rouge. Pew et le Nantais se battirent au couteau et l'aube nous retrouva, gisants, sur le tillac encore noirci par la poudre, maculés de sang et de goudron.

Le beau camarade s'était comporté en vrai chevalier de fortune. Et lorsqu'au jour l'orgie recommença, il but avec nous, dans une coupe d'argent dont il essuya les bords. C'est alors qu'ayant fait un geste pour lever sa coupe à nos succès, l'agrafe retenant le col de sa chemise brodée céda et nous vîmes, avec stupeur, jaillir la double coupole rose de deux seins aussi purs, aussi aimablement ar-

rondis que les dômes rosés de l'église Saint-Jean des Ermites, à Palerme.

La surprise nous laissa sans voix, devant cette femme, que le hasard nous révélait brutalement.

Puis, nous tendîmes le poing dans sa direction ; nous hurlâmes à son visage les injures apprises dans toutes les langues de la terre ; nous crachâmes à ses pieds comme des damnés ; et notre colère montait, montait à mesure que les mots obscènes sortaient de nos gorges.

Car nous lui reprochions d'être immobile devant nos yeux, dans sa calme beauté, et surtout de nous avoir contemplés, nous, les futurs clients du quai des Exécutions, dans l'horreur de notre grossièreté, de nos barbes longues, de notre linge

sale, de notre puanteur, de notre triste misère.

Et nous lui reprochions, sans pouvoir préciser les motifs de cette colère, de nous avoir surpris, cherchant avec nos ongles souillés la vermine humiliante qui nous rongeait.

Et nous lui reprochions de ne s'être pas révélée à temps pour nous permettre de tenter sa conquête en embellissant nos figures et nos mains, selon les moyens connus de tous les hommes, avant de nous égorger pour des plaisirs amers.

VI

Le navire, pillé par nous, coula lentement, pendant les premières heures de la nuit. Longtemps nous vîmes briller, comme un ver luisant, la lumière d'une lanterne abandonnée dans la gabbie. Puis la lumière s'éteignit à son tour.

Nous autres, rassemblés sur le pont, nous mangions rapidement, pour réparer nos forces ; le punch servi par le coq et le contremaître coulait en flammes vertes dans les écuelles de terre.

George Merry, les deux lèvres avancées en moue sur le fin tuyau de sa pipe en terre de Gouda, tâtait les éraflures de son navire, comme un chirurgien la plaie d'un blessé. « Ah ! Ah !... » faisait-il avec indignation. Une indignation feinte car le pont de l'*Etoile-Matutine* était encombré de marchandises de prix et de captives que nous avions sauvées du navire pour des raisons faciles à comprendre.

Ces captives étaient au nombre de sept. Les hommes tournaient autour du groupe éploré qu'elles formaient au pied du grand mât. Elles devaient être belles toutes les sept, mais le souvenir de ce qu'elles avaient vu en mer à la tombée du jour déformait leur visage sous un masque de terreur.

— On partagera demain, dit Merry.

— Pourquoi pas ce soir ? fit le Dieppois.

— Toi... dit Merry en marchant sur lui.

Le Dieppois recula, trébucha dans les cordages et s'écroula sur les coffres. Les hommes de l'équipage riaient. Ils avaient la bouche pleine. Certains se lavaient le visage dans des jattes de cuivre. Ils grattaient le long de leurs bras le sang séché et noir qui rosissait à peine l'eau froide.

Cependant, comme personne ne pouvait dormir à cause de la présence des femmes, le capitaine réunit l'équipage à l'avant. Il fit venir la plus belle des captives qui était une fort jolie fille brune à la peau étonnamment blanche. Elle marchait ainsi

qu'une reine, avec une aisance qui nous laissa déconcertés. Sa robe de velours gris portait une tache de sang à la manche. Sans dire un mot Pew trempa un linge dans l'eau et essaya d'effacer la souillure. Et la femme le remercia en inclinant la tête, puis elle se tourna vers nous, les mains derrière le dos. Elle nous dévisageait avec sécurité, sans amertume. Ses beaux yeux allaient de l'un à l'autre. Elle se frotta les mains, fit craquer ses doigts chargés de bagues, chercha le regard de George Merry, au visage congestionné.

— Signor, fit-elle.

Sa voix était chaude et grave et Pitti qui parlait italien s'approcha d'elle et lui demanda je ne sais quoi dans sa langue.

— La signora, fit-il en se tournant vers nous, est Italienne. Elle dit qu'elle sait chanter. Il ajouta : On pourrait voir...

— On peut voir, répondit Merry, et chacun s'assit où il était, sans faire de bruit.

Le Nantais prit son fifre et préluda, mais la signora lui imposa silence d'un geste de la main. Droite, au milieu de nous, avec sa belle robe de velours tachée de sang, elle chanta et sa voix monta au-dessus des voiles comme un grand oiseau blanc paisible, extraordinairement paisible.

Elle chantait dans une langue belle et sonore qui nous était inconnue. Nous ne pouvions comprendre le sens de ses paroles, mais tous, la bouche ouverte, nous nous laissions charmer,

comme les nautoniers d'Ulysse autrefois sur les mers anciennes.

La voix pure n'évoquait pas la mort violente qui nous était promise, mais quelque chose de doux n'appartenant pas à nos souvenirs. Tous, la tête plongée entre les mains, nous nous laissions pénétrer par cette voix divine, qui pour nous ne représentait rien de précis.

Des violons célestes accompagnaient la passagère et nous étions ravis de ne penser à rien qu'à cette voix charmeuse.

Et la voix monta dans la nuit comme une flamme et s'éteignit tout d'un coup.

Nous restâmes muets dans l'obscurité, que la pipe de Merry perçait d'une lueur rouge et palpitante.

La signora, les mains toujours derrière le dos, souriait à des visions aimables, qu'il ne nous était pas permis d'inspirer. Et Merry secoua la cendre de sa pipe et le Nantais cacha sa flûte dans sa poche. Deux d'entre nous descendirent le coffre de la signora dans la cabine de George Merry. George Merry resta toute la nuit avec nous, cependant qu'à l'arrière la belle femme reposait.

*
* *

Le lendemain George Merry procéda au partage des prises selon l'usage. Les femmes au nombre de six devaient être mises en commun jusqu'à l'île de Barnacko où nous comptions les débarquer pour les

vendre aux colons. Il fut tacitement fait exception pour la signora.

Toutefois, comme elle regardait la mer, indifférente à nos débats, George Merry, la désignant du bout de sa pipe, demanda :

— Et celle-là ?

— Il faut lui faire grâce, fit Mac Graw.

— Pourrait-on agir autrement ? approuva Pitti.

— Aux voix ! aux voix ! déclara George Merry avec colère.

Il fut décidé à la suite de cette consultation anormale que la passagère demeurerait maîtresse de sa personne et de ses biens tant qu'elle resterait sur l'*Etoile-Matutine*.

George Merry préoccupé rentra dans sa cabine. Il venait de comprendre

qu'avec la présence de la sirène, l'insubordination gagnerait ses hommes au cœur farouche.

La signora couchait à l'arrière dans un réduit qu'on lui avait aménagé coquettement à côté de la sainte-barbe. Elle resta deux jours, se promenant en reine sur notre navire, et chaque soir elle chantait au pied du grand mât.

Le matin du troisième jour, la vigie signala une terre à bâbord. George Merry donna l'ordre d'élonger la côte. Nous fîmes ainsi le tour de cette petite île qui nous parut déserte. Cette certitude fut acquise le soir quand le canot ramena les hommes chargés d'explorer l'île. C'était en vérité une île déserte, un rocher nu couvert de mousse rase où trois grands

oiseaux de mer guettaient, immobiles.

Alors George Merry fit venir la passagère et lui passa au cou une chaîne de fer soutenant une petite planchette de sapin sur laquelle, pendant la nuit, il avait gravé au fer rouge ces mots :

SEIGNEUR!

ÉLOIGNEZ LES HOMMES

DE CE LIEU MAUDIT

La femme devint effroyablement pâle. Elle éclata en sanglots. Puis elle promit, sans doute, des choses que nous ne comprenions pas.

Mac Graw accompagné du contremaître et du quartier-maître prit le canot et conduisit la passagère dans l'île où les trois oiseaux s'envolèrent.

Cela fait, ils rejoignirent le bord. Longtemps, car il nous fallut louvoyer, nous pûmes apercevoir la femme avec sa planchette rivée à son cou qui nous menaçait et nous tendait les poings. Puis elle se roula sur le sol en se tordant les bras.

*
* *

Cinq années plus tard, à peu près jour pour jour, nous rapassâmes par l'île où la passagère avait été abandonnée. George Merry voulut lui-même prendre la barre du canot allant à terre. Il sauta comme un fou sur le rivage et marcha droit devant lui, tantôt à droite, tantôt à gauche. Au bout d'une heure il nous fut facile de constater que l'île était

déserte et qu'il ne restait nulle trace de la passagère.

— Elle est morte, fit Mac Graw. Elle est morte. Elle s'est jetée à la mer.

— Et son coffre ? interrogea Merry d'une voix faible.

Mac Graw regarda autour de lui et haussa les épaules.

— Seigneur, fit Merry, peut-être n'est-elle pas aussi morte que vous le pensez !... Et qui me dit, hurla-t-il avec désespoir, que je ne la retrouverai pas un jour, un jour ou une nuit, sur un vaisseau semblable à celui qui la portait quand je l'ai prise !...

VII

PENDANT l'été, nous avions accoutumé de nous rendre à la hauteur de la Nouvelle-Foundland afin de donner la chasse aux barques de pêcheurs qui fréquentent les baies et les ports, en vérité très nombreux dans cette île.

Nous récoltions, pour l'ordinaire, des vivres variés tels que du poisson salé, du rhum, des liqueurs fortes, du sucre et du tabac. La misère et parfois la famine contraignaient souvent de pauvres mariniers à s'en-

rôler sous les plis du pavillon noir.

Nous étions soixante-dix gentilshommes de fortune à bord de l'*Etoile-Matutine*, et George Merry nous commandait toujours, car l'enfer l'avait pris sous sa protection. Comme les dernières prises avaient été satisfaisantes, les plus âpres au partage ne trouvaient pas à ratiociner. Chacun, selon son humeur, pouvait caresser des colliers d'or et de perles fluides ainsi que le sable quand on le serre entre les doigts. On soupesait les chaînes d'or comme des chevelures, et le soleil les faisait briller de mille feux. La nuit, on pouvait apercevoir encore, dans l'ombre des canons rangés dans le tillac, des mains livides carressant des pierres lumineuses qui semblaient être de la

même essence que l'astre scintillant au zénith.

Pour ceux qui, moins avides de richesses matérielles, laissaient leur allégresse s'exalter dans les liqueurs non moins précieuses que l'or, le fifre du Nantais rythmait des danses sans origine. Et chacun les traduisait selon sa fantaisie : le mollet tendu dans des bas de soie rouge comme ceux des gardes marines du Roi, l'épée au côté, la figure grimaçante pour faire rire les spectateurs, et l'équilibre trop souvent compromis.

Nous dansions ainsi comme des forcenés sur le tillac, à la clarté des étoiles, des gavottes furieuses que nos ombres, démesurément allongées, rendaient plus indécentes encore.

Dans la journée, nous nous chauf-

fions béatement au soleil. Etalés sur le ventre, appuyés sur les coudes, nous jetions les cartes et les dés, une pile de pièces de huit à portée de la main. Des discussions toujours violentes naissaient de l'extrême variété des monnaies apportées sur le jeu. Thomas Skins sortait alors un carnet de sa poche — le fameux carnet où il inscrivait le montant de ses parts de prise — et rétablissait les différences de valeur avec les méthodes scrupuleuses d'un changeur hollandais. Nous jouions avec des cartes anglaises ornées de belles gravures sur cuivre reproduisant les différents costumes des marchands de Londres.

*
* *

Le dernier dimanche de notre séjour devant l'île de la Nouvelle-Foundland, comme c'était un jour consacré au Seigneur, en manière de dérision, nous fûmes plusieurs à abandonner les cartes. Pour passer le temps, nous nous réunîmes en cercle sur le gaillard d'avant, afin de contempler les objets les plus précieux et les plus récréatifs que le hasard, représenté par un jeune matelot, avait répartis à chacun.

Thomas Skins nous montra une pipe en ivoire avec un couvercle d'argent délicatement ciselé à la manière des pipes florentines.

Pierre Mouton-Noir nous montra une Bible imprimée à Cologne et que

nous pûmes faire tourner en insérant une clef de coffre entre ses pages et en récitant l'Evangile de saint Jean : *In principio erat verbum...*

Le capitaine nous fit voir une tabatière à double fond dont le secret nous révéla une image finement peinte et que chacun contempla en poussant son voisin du coude, en clignant de l'œil et en disant son mot.

Mac Graw, le chirurgien — et le plus instruit, sans comparaison, parmi nous — nous montra une miniature reproduisant un portrait de jeune fille tenant dans ses bras un petit chien aux yeux en boules lumineuses et troubles, comme ceux des brebis dans l'obscurité.

Nous regardâmes tous ce portrait

infiniment gracieux et, bien que l'image de la tabatière fût encore peinte devant nous, nous ne trouvâmes aucun mot pour salir l'innocence de cette jolie figure de fille.

— Voilà, dit Mac Graw, en se penchant sur le portrait, nous avons tous connu, autrefois, une jeune fille qui était ainsi. Ni plus belle, ni moins belle, ni moins pure. Telle était la jeune fille que nous avons tous connue. Et cela remonte loin pour beaucoup de camarades.

— Donne ton image, fit le Nantais.

Mac Graw lui tendit la miniature ovale et le Nantais soupira :

— C'est pourtant vrai, f..... ! Et si je vous disais que je pourrais mettre un nom sur la figure de cet

ange ; si je vous disais qu'à Nantes, à l'âge de quinze ans, j'aurais pu appeler cette jeune personne, comme qui dirait Jeanne-Marie, Jeanne-Marie, c'est bien le nom que je connais.

Le Nantais passa le portrait à Thomas Skins et Thomas Skins sourit d'un sourire qui le rendit méconnaissable :

— Rose ou Mary ; je pourrais donner ces deux noms à cette image. Le miel de mes souvenirs m'écœure.

Il essuya ses yeux et passa le portrait à son voisin. Et l'homme hocha la tête en disant :

— Une fille comme celle-là ne peut s'appeler que Katje.

Et nous nous dévisageâmes. Nous avions peine à nous reconnaître, car les traits de nos visages mordus par

le sel de toutes les mers se fondaient dans une douceur inattendue.

— Oui, déclara le Nantais, en prenant une pincée de tabac noir, ce portrait me rappelle des choses dont je n'aime pas parler. En ce moment, je me vois très bien dans une petite rue de ma ville natale. J'entends la voix de ma mère et celle de Jeanne-Marie. Je devais être un enfant comme les autres, mais que le diable m'emporte si je parviens à me faire une idée de l'enfant que j'étais à cette époque. Je me souviens bien de Jeanne-Marie. Cette petite s'accompagne dans ma mémoire des fleurs dont elle ornait sa fenêtre. J'ai vu, depuis ce temps, des femmes et des fleurs plus belles que celles de ma patrie. Donnez-moi leur nom ?

Je veux être pendu à Charlestown si je puis vous dire un nom, un seul nom !

— Le Nantais est comme nous, dit Thomas Skins. Nous en avons tous vu plus qu'il n'est permis à un homme et nous ne nous rappelons rien, si ce n'est un petit nom de femme entendu dans notre jeunesse.

La nuit des tropiques descendait sur la baie et sur l'*Etoile-Matutine*, dont le gréement se découpait en noir sur la pourpre du crépuscule. Les uns et les autres baignions dans une grande douceur et nous nous laissions aller à la dérive sur le fleuve tiède de nos souvenirs. Le Nantais cracha et l'on vit qu'il avait envie de geindre. Cependant, Mac Graw, ayant toussé pour affermir sa voix, demanda :

— Alors, on vous dirait : « Vous allez tous revenir au début de votre vie, et là vous choisirez, sachant ce que vous savez... » Que feriez-vous ?

Nous nous levâmes tous d'un bond, et le Nantais, parlant pour nous, dressa ses bras vers le ciel :

— Nous ferions tous des gentilshommes de fortune, n... de D... !

— C'est juste, dit Mac Graw.

Et il lança le portrait dans l'eau transparente de la baie.

VIII

Quand nous arrivâmes devant la Vera-Cruz, avec le pavillon hollandais à notre corne, dans l'espoir de traiter avec les Espagnols sans crainte d'être dénoncés, nous vîmes que tous les bâtiments en rade portaient le pavillon jaune, ce qui indiquait que la mort sournoise dominait la ville de son grand souffle fétide et mystérieux.

George Merry, Anselmo Pitti et Pierre Mouton-Noir, furent d'avis de virer pour fuir vent arrière devant

la peste vorace ; mais il advint que plusieurs autres, dont Mac Graw, désirèrent au contraire descendre à terre arguant que les affaires seraient faciles au milieu de la désolation générale et qu'ils se faisaient fort, connaissant un apothicaire qui « fourguait » à l'occasion, d'éviter la quarantaine et les alguazils orgueilleux et maigres.

Mac Graw demandait huit jours pour traiter nos affaires et les siennes. George Merry hésitant se laissa convaincre et l'*Etoile-Matutine* chercha un mouillage sur la côte non loin du havre pavoisé de jaune, vers Saint-Jean d'Ulhua.

A la nuit, nous détachâmes le canot et nous embarquâmes : Mac Graw, Pew et moi-même.

Le ciel sombre favorisa notre entrée dans la ville catholique que Mac Graw connaissait pour en avoir parcouru les moindres ruelles. Sans bruit, nous accostâmes au pied même d'une grande bâtisse d'aspect mélancolique qui devait servir de lazaret. Nous éprouvâmes de grandes difficultés à sortir notre canot et à le dissimuler sous un tas de décombres. Cette opération prit une petite heure. Nous la conduisîmes à bien et dès lors, nos mains lavées dans l'eau salée, nous nous dirigeâmes presque à tâtons à travers les rues de l'opulente cité. Le petit jour nous surprit errants, ayant eu le bonheur d'éviter le guet et les sbires de la Sainte Inquisition qui pullulent en cette cité, tels les corbeaux

dans un champ fraîchement ensemencé.

Avec la lumière du jour, nous retrouvâmes notre route et Mac Graw souleva bientôt le heurtoir de cuivre d'une maison construite à l'espagnole, soigneusement close, fraîche et poreuse comme une jarre à contenir de l'eau douce.

Un guichet percé dans la porte s'ouvrit à notre appel et une voix, à la vérité peu aimable, nous accueillit en ces termes : « Que voulez-vous ! Est-ce une hôtellerie ici, pour que tous les chiens de la création viennent y demander asile ! »

— « C'est parfait, fit Mac Graw... N'en dis pas plus... Je te reconnais « Red Fish ». Tu n'as pas changé, vieux drôle... Ouvre l'huis de ton hospi-

talière demeure. C'est Mac Graw et des amis et, par Jupiter, ce n'est pas encore la peste qui me présentera au diable que j'estime autant que ta Seigneurie. »

Pendant ce discours dont nous approuvions les termes la porte s'était ouverte et la figure de Poisson-Rouge éclairée par un falot se montra pour affirmer combien le propriétaire de ce nom en était digne.

Le visage de Red Fisch était orné de deux yeux rouges ; le nez petit et mince surplombait une bouche sans lèvres ; le menton fuyant se confondait avec la ligne du cou, ce qui lui donnait — si l'on tient compte de son crâne chauve et pointu — l'apparence d'une tête de merluche. La couleur de son teint était d'un

beau rouge brun autant que nous pûmes en juger grâce à la lumière de la lanterne et aux premières lueurs d'une aurore livide.

— « Entrez et fermez la porte », fit Poisson-Rouge.

Nous le suivîmes. Il nous fit traverser une cour entourée de quatre corps de bâtiments et d'une galerie circulaire en bois sculpté. Nous montâmes un escalier de pierre et Poisson-Rouge s'effaçant souffla sa lanterne et nous laissa passer. Mac Graw le premier, nous pénétrâmes alors dans une vaste chambre décorée d'une manière étrange qui sentait l'enfer de très loin.

— « Ceci, souffla Mac Graw, me paraît une chapelle construite pour les dévotions de Black-Teach. » Il

s'assit sur un escabeau et nous l'imitâmes, cherchant une place afin de poser nos pieds au milieu des pots de couleur et des pinceaux trempés dans des vases ébréchés.

— « Tu n'es plus apothicaire ? interrogea Mac Graw.

— Non, répondit Poisson-Rouge avec brusquerie, aujourd'hui, je fais de la peinture. Pourquoi êtes-vous venus tous trois ? »

Il s'approcha de moi, au point de me souffler dans la figure ; sa main sèche prit mon poignet, un doigt fit pression sur l'artère.

— « Prenez garde », fit-il.

Puis se tournant vers Mac Graw, il dit, avec de la colère dans la voix : « Etes-vous sûr de ne pas l'avoir ? Montrez la langue... Et vos

yeux... comme ils sont rouges ! »

— « Tu devrais nous donner à boire, » répondit Mac Graw.

Poisson-Rouge descendit en grommelant des paroles confuses. Nous l'entendîmes remuer un trousseau de clefs dans la cour.

Alors sans échanger une parole nous regardâmes autour de nous : Le plancher de la pièce était jonché de débris de toile, de pots de couleur et de pinceaux usés ; dans un coin, s'alignaient d'étranges pains de sucre en carton, dont certains, à moitié décorés, présentaient un aspect à la fois grotesque et repoussant ; sur les murs étaient accrochés des croix couvertes d'inscriptions latines, des scapulaires immenses barrés de croix de Saint-André et d'autres portant des

diables ailés brandissant des tridents, soufflant des flammes.

Nous regardions ces décors, pour le moins incompréhensibles et dont la pauvreté des étoffes qu'ils ornaient ne pouvaient qu'évoquer un divertissement de masques vulgaires, quand Poisson-Rouge rentra avec deux bouteilles qu'il posa sur une table à côté d'un morceau de chandelle, quelques croûtes de pain et des peaux d'oranges desséchées.

— Buvez, dit-il. Peut-être avez-vous la fièvre ? »

Nous remplîmes nos verres et celui de Poisson-Rouge et nous bûmes à sa santé. C'est alors que nous entendîmes dans la rue une rumeur gémissante et grave, le piétinement des chevaux et le bourdonnement ma-

jestueux d'une foule en prières. Nous nous élançâmes vers les fenêtres protégées par des jalousies pour apercevoir une mascarade religieuse dont l'aspect nous laissa étonnés. Entre deux files de soldats vêtus d'habits mal ajustés et portant le fusil avec nonchalance, marchaient des hommes et des femmes habillés de chasubles peintes à la manière de celles que nous avions aperçues sur les murs de la chambre. Ils étaient coiffés de bonnets grotesques, ce qui nous expliqua également l'utilité de ces pains de sucre dont l'aspect nous avait paru si repoussant à notre arrivée. Derrière ces pénitents de carnaval suivaient des esclaves métis soutenant sur leurs épaules des caisses de bois en forme de petits cercueils. Les

prêtres chantaient dans cette confusion et des filles portant chasuble et bonnet de carton enluminé, blêmes de terreur, interrogeaient du regard, avec des yeux immenses, la foule des hommes barbus. Leurs mâchoires tremblaient. Parfois elles fléchissaient sur les genoux, alors un confesseur tenant un crucifix les relevait avec une bienveillance peu discrète.

— C'est l'Inquisition, fit Mac Graw, et quelques juives que l'on mène au bûcher. Le pavillon hollandais nous protège ! »

— Ils ont apporté la peste ici, répondit Poisson-Rouge. J'ai peint l'ange de la peste sur leurs bonnets que l'on appelle des carrochas et sur leurs samarras, car je suis le peintre

breveté de la Sainte Inquisition. Ces sorcières m'ont valu mes plus belles œuvres, toutes de sensibilité.

Il ajouta à voix posée, comme la procession oscillait en reprenant sa marche : — Je peins les croix, les carrochas et les samarras dont le fond est gris. Voyez, le portrait de l'hérétique ou du sorcier est traité avec naturel et vivacité. Je peins d'après nature, dans la geôle même où ces infâmes fatiguent le ciel de leurs cris. Je vous recommande cette jeune femme ou fille, peu m'importe, la troisième, après la file des hommes. Vous y êtes ? J'ai peint son portrait sur les deux faces de la samarra, car cette fille porte ce vêtement artistique, pour avoir nié devant le saint tribunal, bien qu'elle fût convaincue

d'avoir introduit dans notre ville l'odieuse et la mélancolique peste dont ceux qu'elle choisit perdent, dit-on, les sentiments de l'esprit.

La nuit, confia le peintre patibulaire, il me semble que toute ma peau tendue converge vers un énorme bubon qui éclate avec un bruit de tonnerre. La peste va dominer le monde et les volcans ne sont que des bubons, peut-être libérateurs, si j'en crois mes songes.

— Et le commerce ? interrogea Mac Graw.

— Ah ! que le diable ici peint te f... glapit Poisson-Rouge. Ce beau merle vient nous parler de commerce, quand toute la ville tremble comme une fillette tendant sa main à une diseuse de bonne aventure.

Regardez, s'exaltait l'homme que Mac Graw avait connu, regardez mes portraits et les principes décoratifs des supplices divers, selon l'âme du patient, ses goûts, ce qu'il fut, ce qu'il deviendra et surtout ce qu'il regrette, car toute la subtilité de mon art consiste à matérialiser le regret de la vie avec des images dont toutes ne sont pas symboliques.

L'artiste se prit la tête entre ses mains et gémit : Mes chefs-d'œuvre, mes pauvres chefs-d'œuvre seront encore les victimes de l'autodafé ! Ah les imbéciles qui peignent des croix rouges sur les vulgaires sanbenitos sont moins à plaindre que moi ! Je suis le plus grand supplicié de la Sainte Inquisition.

— Quand cette damnée masca-

rade aura traversé la place, murmura Mac Graw, nous laisserons le peintre à son art. Puis, si Dieu le permet, nous rejoindrons George Merry, et nous fuirons cette terre où la fièvre, comme une divinité païenne, se baigne dans toutes les fontaines.

— Cette ville a l'air d'une énorme pièce de monnaie en cuivre surchauffée, ajouta Pew. Il fit claquer sa langue, car autour de nous l'air sentait le cuivre chaud avec, par intervalles, par bouffées, l'odeur de la fumée de bois et de la chair grillée.

— Vous divaguez, fit Poisson-Rouge interrompant le cours de ses songes... vous divaguez, je crois et vous tremblez... D'où venez-vous donc... avec cette langue épaisse, ces yeux ourlés d'écarlate et cette

exaltation des moindres sentiments devant les spectacles de la nature ?

— Allons, calme-toi, Poisson-Rouge. Souviens-toi du vieux temps à Londres, quand tu buvais du punch à l'urine, avec les « veuves allemandes » de la mère Knox, à Covent-Garden. Laisse un peu ces mômeries...

— Mômeries ! gentlemen, seigneurs ! Il ouvre la bouche pour blasphémer. Il... »

Poisson-Rouge suffoqué porta les mains à son col gonflé comme un cou de serpent. Puis il s'apaisa, frotta ses paumes l'une contre l'autre et, timidement, s'approcha de la porte.

— Gentlemen, dit le renégat, je place mes trésors sous votre protection. (Il montra les carrochas et

les sanbenitos.) Je vais, de ce pas, quérir les éléments d'un festin digne de vos Seigneuries et du vieux camarade, bien qu'à la vérité je n'entende pas très clairement ses propos sur notre ancien matelotage. Je reviens.

Il fit un pas dans la direction de la porte... un seul pas... mais, je le jure, nous vîmes tous, à la manière dont Mac Graw nous regarda, qu'il fallait agir sans plus attendre. Mac Graw, d'ailleurs, bondit le premier sur Poisson-Rouge qui ne put soutenir le choc et tomba sur ses deux genoux. « Han ! » fit-il.

Et Mac Graw l'étrangla de ses deux mains puissantes, cependant que nous maîtrisions, renversé en arrière, le peintre de sanbenitos. Ses yeux tournèrent lentement, sa langue

pointa hors de sa bouche, et sa figure violacée devint un masque semblable à ses peintures. Mac Graw, pour reprendre ses forces, desserrait ses doigts ; un peu de vie semblait alors ranimer le hideux patient. Notre camarade resserra trois fois son étreinte et nous sentîmes que l'homme venait de mourir entre nos mains.

— « Il voulait nous dénoncer, pour ce que j'ai dit des moines, » soupira Mac Graw.

Nous laissâmes le cadavre tordu sur le plancher et derrière les jalousies, nous inspectâmes la place, vide, chaude, sans air. Un dément courait en rasant les murs, cherchant un peu d'ombre. Il levait les bras au ciel. Essoufflé il s'assit près d'une fontaine tarie et se roula sur le sol

en égratignant la terre comme une bête blessée.

— Le moment serait peut-être venu de partir, dis-je. Mac Graw et Pitti approuvèrent de la tête ; mais ce départ précipité, ressemblant trop à une fuite, nous cherchâmes autour de nous une compensation à ce parti.

Nous prîmes Poisson-Rouge, et tel qu'il était avec sa face torturée, nous l'habillâmes d'un scapulaire gris où des démons inachevés hurlaient devant des flammes en forme de langues; nous coiffâmes le peintre d'un bonnet de carton, et ce fut le coup de pinceau final terminant l'effroyable personnage que nous venions de créer, nous aussi, en artistes. Quand il fut paré, nous le descendîmes dans la cour et le pendîmes devant la

porte, les pieds reposant sur les dalles de l'entrée.

— Nous ne pourrons pas encore sortir, fit Pew, il fait jour. Attendons la nuit... Nous l'avons pendu trop tôt... N'ai-je pas la fièvre, Mac Graw ?

Mac Graw, dans la demi-obscurité de la cour, tâta le poignet de Pew :

— Ce n'est rien, fit-il.

Nous restâmes assis sur les marches de l'escalier, tous les trois, sans dire un mot, devant le mort au bonnet pointu.

— J'ai toujours mal... au cœur... dit encore Pew. Il se pencha un peu en dehors de la marche pour vomir.

— Va plus loin, porc ! dit Mac Graw.

Nous attendions la nuit de même qu'un voleur expirant sur la roue, la mort. Les minutes s'écoulaient lentement et le soleil, aperçu au-dessus de la cour comme du fond d'un puits, ne voulait pas replier ses rayons homicides.

— J'ai... dit Pew.

Il n'osait pas se plaindre. Et je surpris dans l'ombre Mac Graw qui lui-même tâtait son artère au poignet, avec une inquiétude sournoise.

Et avec la nuit, cependant que les mauvaises odeurs humides montaient de terre, nous franchîmes la porte de la demeure du peintre des démons.

Pew ne pouvait pas marcher, car ses jambes étaient molles. Nous le soutenions par les poignets et nous sentions son sang battre le long de

ses veines, dans nos mains crispées.

L'odeur de chair brûlée persistait sur la ville. Un grand vol de corbeaux et de vautours passa au-dessus de nous en poussant des cris variés ; certains gémissaient comme des enfants.

Pew s'écroula enfin malgré nos efforts. Nous le laissâmes aller sur le sol. Il leva vers Mac Graw des yeux merveilleusement intelligents.

— « Ici, Mac, fit-il, en montrant son cœur, fais vite. Et Mac Graw, penché vers lui, comme pour lui regarder la langue, appuya de tout son corps sur son couteau qu'il avait discrètement appuyé contre le cœur de son camarade.

Nous abandonnâmes le défunt et rejoignîmes George Merry et la bande.

Et jamais nous ne parlâmes de Poisson-Rouge, ni de la Peste, dans la crainte d'être déposés, par précaution, dans un canot avec des biscuits, de l'eau, un fusil et de la poudre. La mort de Pew s'expliqua naturellement à la suite d'une querelle adroitement décrite selon nos traditions.

Mais pendant quinze jours et quinze nuits, Mac Graw et moi tâtâmes, à la dérobée, la grosse veine de notre poignet gauche, et nous interrogeâmes les miroirs reflétant notre langue... Nous n'avions plus le goût d'interroger nos souvenirs de la Vera-Cruz.

IX

Le feu bouté au coursier et le dernier coup parti, un nuage blanc s'effilocha lentement, au gré du vent. Nous vîmes alors que la hourque espagnole, réduite par nous à merci, coulait, la proue érigée vers le ciel, avec son équipage.

Nous avions gardé en otage le skipper, et ramené à bord environ vingt mille rames de papier, cent tonneaux de fer en barres, des voiles, serges, draps et rubans de fil en assez grande quantité.

Nous nous débarrassâmes de cette fortune en l'échangeant contre de la monnaie d'or. Le skipper de la hourque nous servit en l'occurrence. Ce fut lui qui négocia l'affaire avec un Hollandais de Maracaïbo, qui acheta tout au comptant. Pour le remercier de ses services, nous lui fîmes don de la liberté. Après lui avoir lié les mains sur la poitrine, nous le dépouillâmes de ses vêtements, et l'un de nous l'enduisit de couleur écarlate.

On le mit à terre en cet état, la croupe ornée d'une longue plume de cacatoès fichée par gentillesse dans un endroit que je ne puis nommer.

L'homme, sitôt sur la grève chauffée par le soleil, se mit à courir comme un diable. Nous le vîmes, à la longue-

vue, effaroucher des femmes qui se dispersèrent, courant, à droite et à gauche, comme des fourmis. Puis le navire, chassant sur ses ancres, nous déroba ce tableau plaisant. Chacun de nous, les poches remplies d'or, laissait sa joie s'échapper. Pitti, assis à la turque sur le tillac, ravaudait son habit bleu. Il chantait :

> Ah mesi l'écrivain baillez,
> Sans profit pour le mercandier,
> Le larton pour tremper la soupe.
> Christ nous mande bon vent en poupe.

Mac Graw, cravaté de noir et la pipe passée dans le tricorne, sa canne à pomme d'argent à la main, le canon d'une seringue dépassant d'une poche, s'apprêtait à embarquer dans le canot bondissant le long de l'*Etoile-*

Matutine, comme un chevreau au flanc de sa mère.

Il m'invita à prendre place à côté de lui. George Merry était à la barre, le Nantais et Marceau aux avirons.

L'*Etoile-Matutine* avait hissé le pavillon royal britannique à son arbre de misaine. Devant nous, l'*Ile des Ramiers* s'offrait avec son étonnante population de planteurs et de filles dont on apercevait déjà les robes éclatantes et les larges chapeaux de paille. L'arrivée de l'*Etoile-Matutine* dans la baie de Venezuela, ameutait toutes les coquines de Maracaïbo.

Nous avions de l'or dans nos poches et le Nantais avec nous : c'était toutes les chances pour une partie champêtre, dont le souvenir se perpétue-

rait longtemps quand nous aurions repris nos habitudes errantes.

En arrivant à terre, nous fûmes accueillis en vainqueurs. Les filles nous tendirent des fleurs et nous baisèrent à pleines lèvres.

Mac Graw était connu. A chaque escale, il donnait ses soins aux putains de la côte et sa réputation de médecin lui valait des amoureuses et du respect. Une vieille le convia à venir voir sa fille malade. Nous suivîmes l'Esculape de fortune et pénétrâmes tous dans une case sordide, où nous aperçûmes, le cou entortillé de linge et les yeux dolents, une belle métisse de quinze ans.

— Ma fille ! dit Mac Graw.

Il fit tirer la langue à la malade, et s'étant muni de sa seringue éblouis-

sante, en manière de rire, il l'épaula, la tenant comme un mousquet.

— Oh ! madre, dit-il, donnez-nous de l'eau bouillante et mettez dedans ces plantes que j'ai choisies.

Nous autres, très à l'aise, lutinions la vieille, qui mâchonnait des malédictions. Quand tout fut prêt, Mac Graw prit la seringue et porta la main aux jupes de la métisse. Ce fut toute une cérémonie, et tandis que le Nantais maintenait l'opérée, la croupe immobile, Mac Graw lui insinua une pinte d'eau tiède avec la délicatesse d'une Manon.

Ce spectacle de qualité avait attiré les belles putes que Marceau appelait : des ponisses. Chacune d'elles donnait son avis avec véhémence, cependant que la métisse,

assise sur son grabat et les jupes rabattues, se caressait le ventre en geignant.

Nous abandonnâmes ce lieu de douleur et, le gazon frais et vert nous invitant, nous mîmes bas nos vestes pour nous étendre à l'ombre des arbres.

Il y avait parmi nous : Carmen, Thérésa de l'Ile de la Vigie et Conception de Borica. Bien dentées, rieuses et grossières les filles nous dominèrent de suite.

Mac Graw, seul, à cause du clystère, inspirait le respect. Pour moi, assis à côté d'une petite Juanita, je ne savais que sourire aux gestes prompts de la jeune fille. Elle me brutalisait, me pétrissait le visage, plus vive qu'un écureuil. A vrai dire,

Mac Graw, George Merry, Anselme et moi-même, nous comptions beaucoup sur Marceau et sa grande habitude des femmes pour animer la partie. A bord, les galanteries de Marceau étaient devenues légendaires parmi nous. Aux gardes-françaises, il caressait les ravaudeuses et avait été le ruffian d'une mère abbesse, disait-il, en compagnie d'un petit abbé que l'on appelait Boujaron. Marceau parlait beaucoup de son passé.

Les filles riaient très fort. Elles organisaient entre elles la fête, et s'adressaient des phrases qui les mettaient en joie et que nous ne comprenions pas. George Merry, taciturne, essayait de fouiller les jupes de Carmen qui lui tapait sur les mains avec un éventail de plumes.

Nous bûmes. Les coupes roulèrent sur l'herbe. Marceau essaya encore sans succès de dominer les filles. Il ne put y réussir. Nous ne le vîmes pas tel que nous l'imaginions, en mer. Et pourtant, tous nos espoirs allaient vers lui. Montre-leur, pensions-nous, montre-leur donc, ce que nous sommes, à ces marques vérolées.

Marceau était en ce moment la victime d'une brunette au mollet bien tourné. Nous surprîmes le regard qu'elle jeta à ses compagnes quand le Parisien lui eut accordé la permission de regarder dans sa bourse. Alors nous finîmes par nous donner l'illusion du prestige. Pitti chanta. Mais nos chansons n'amusaient pas les filles. Toute la nuit, nous bûmes avec elles, puis nous les

possédâmes, un peu gênés, sans plaisir.

Quand nous rentrâmes à l'*Etoile-Matutine*, la bouche amère et la bourse vide, le petit jour se levait. Et le lendemain soir, nous entendîmes les rires des sirènes de l'île des Ramiers et nous vîmes revenir nos camarades, qui, à leur tour, s'étaient rendus à terre.

Pourtant des noms restaient dans notre mémoire : Juanita et Conception de Borica. La confiance en Marceau le séducteur revenait petit à petit. Et chacun désira le prompt départ et le large, car il nous tardait d'arranger et de parer nos souvenirs dans la solitude pour connaître l'amertume des regrets bien-aimés.

X

C'est fini, dit Mac Graw : Dalila a fait ses petits. Je les entends gémir près de l'échelle de la cambuse. Elle est derrière le tonneau de rhum. Venez avec moi et ne faites pas de bruit.

La figure de Mac Graw reflétait la jubilation. Depuis que j'avais juré sur la Bible et que j'étais devenu son camarade, je n'avais jamais pu découvrir son vrai visage. Ce jour-là, pendant quelques heures, il montra son vrai visage : celui d'un homme

quelconque, honnête et confiant. Je dis cela, parce que, certains jours, nos vrais visages apparaissaient, furtivement d'ailleurs, soit après une bonne prise, soit pendant les dernières minutes qui précèdent la mort. Le vrai visage de Mac Graw, chirurgien à bord d'un bâtiment portant le pavillon noir, était celui d'un homme simple et bon.

— Oui, nous dit Mac Graw, le père doit être le chien jaune à qui nous donnâmes de la nourriture, il y a deux mois, alors que l'*Etoile-Matutine* était échouée sur le sable devant Corso-Castle. Je garderai un chiot pour le lait de la mère.

— Il faudra noyer les autres, fit George Merry. Tu es le seul qui puisse posséder un chien, parce que tu l'avais

en venant parmi nous. Il n'y a pas de place à bord pour d'autres chiens.

— Nous sommes assez comme cela, dit le Dieppois.

— Il faudra le noyer, répéta George Merry.

*
* *

Dalila, couchée sur le flanc, se plaignait. C'était une petite chienne blanche avec une tache noire sur les reins, des oreilles droites et des yeux subitement affolés dès que son maître élevait la voix.

Mac Graw aimait cette petite bête, comme moi j'aimais le jeu, le Nantais les femmes et George Merry... rien.

Agenouillé devant la caisse où la

mère allaitait ses petits chiots aveugles, Mac Graw, immobile, retenant son souffle, soupesait une à une les petites bêtes au museau et aux pattes roses, d'un rose pur et violent, comme des pétales de géranium.

— Je garde ce petit-là, dit-il. Il ressemble à la mère. Il a trois pois sur le dos et des oreilles droites.

— Garde celui-là, répondis-je d'un air indifférent.

Alors Mac Graw avala sa salive avec effort et prenant un chiot par la patte il le lança par-dessus bord. Le petit corps raide fit une tache noire dans le ciel bleu. Sans s'arrêter, Mac Graw jeta dans la mer les quatre chiots dont c'était le destin.

L'autre petit rampait dans les chiffons cherchant aux flancs de sa mère.

Il grognait déjà comme un je ne sais quoi de vivant.

*
* *

Le soir, nous descendîmes à terre et l'on alla boire chez les filles du *Captain Bob*, une auberge dont le patron Tillet avait navigué avec Low. Il nous servait de receleur et connaissait le cours de toutes les monnaies,. Chez lui, nous étions renseignés sur les décisions du gouverneur de la Caroline du Sud concernant les gentilshommes de fortune. On pouvait boire avec calme, sans arrière-pensée.

Or les filles taquinèrent Mac Graw qui se montra morose. Notre compagnon buvait beaucoup et sans joie.

Il s'était approché de moi, et tout de suite, il me parla des petits chiens, des quatre petits chiens qu'il avait noyés.

— Bien sûr, répondis-je évasivement à tous ses discours.

Puis Mac Graw se glissa sur le banc à côté du Nantais. Il recommença l'histoire de ses petits chiens. Mais le Nantais écoutait la voix charmante d'Isabelle.

Alors Mac Graw prit son chapeau et sortit. L'air de la mer pénétra brutalement dans l'auberge surchauffée.

*
* *

Pendant huit jours, nous restâmes à terre, Mac Graw promena sa grande mélancolie pour avoir noyé les quatre

petits chiens de Dalila, jusqu'au jour où il rencontra un matelot hollandais de la bande à Lowther.

Ce fut Mac Graw qui lui chercha querelle. Isabelle vit la scène sous les lauriers-roses en fleurs. Elle vit Mac Graw plonger son couteau entre les deux épaules du Hollandais, qui tomba la face en avant dans les hautes herbes.

Et ce geste accompli, notre camarade reprit sa gaieté. Il ne parlait plus des petits chiens qu'il avait tués. Il respirait comme un homme qui vient d'effacer une souillure dans sa mémoire. Le sang d'un homme peut-il effacer le sang de quatre petits chiens ? Il est difficile d'expliquer ces caractères-là.

XI

Des rires et des chants incongrus troublèrent le silence des huttes closes dont les habitants, saturés de chaleur, dormaient profondément.

Mac Graw et moi, qui pêchions au bord de l'unique rivière de l'île des Ramiers, tournâmes la tête dans la direction du tapage. Et nous vîmes l'aveugle Meister, encadré de deux filles qui lui donnaient le bras. Il y avait là Babet Grigny et Mijke, de Gouda. L'aveugle riait et chantait des complaintes familières à bord

des bâtiments dédiés au pavillon noir. Meister avait fait la course avec Rackam ; il avait perdu ses yeux au hasard des aventures. Mais il vivait en seigneur dans ce coin ignoré du monde, parmi les filles blanches et les indigènes de l'île des Ramiers. C'était un gros homme glabre, sans menton ; ses yeux morts donnaient à sa face molle et sensuelle un je ne sais quoi de tragique inspirant à la fois le respect et le mépris.

Les filles le poussaient en riant. Ils entrèrent tous trois dans une demeure où l'on vendait du rhum. Nous les suivîmes, Mac Graw et moi, afin de passer le temps et peut-être pour profiter des libéralités de l'aveugle. Dans la salle basse et fraîche comme une cruche en terre poreuse, Meister

était assis, le dos au mur. À ses côtés, Babet Grigny, avec des grâces puériles, lui passait ses mains brunies par le soleil le long du visage.

Elle disait :

— Hé ! fanandels, regardez-moi ce mion folâtre.

Elle chanta :

Fanandels en cette taule
On vit chenument.

Meister riait, applaudissait et laissait les doigts de la fille pétrir sa face blême sans expression. Babet Grigny, les poings sur les hanches, permettait à l'infirme de s'émanciper. C'était une fille blonde assez fine ; sa figure jolie et cuite par le soleil contrastait avec ses cheveux blond pâle. Mijke la Hollandaise, plus sour-

noise, murmurait aux oreilles de l'aveugle ce qu'il fallait dire.

Alors, Babet Grigny se renversa sur la poitrine de Meister et, prenant son verre, elle le jeta à la figure de Mijke.

— Tiens, sale marque ! sale ponisse ! charogne du Nord !

La Hollandaise se mit à pleurer. Elle gémissait : « Qu'est-ce que je lui ai fait ?... Qu'est-ce que je lui ai fait ?

L'aveugle remit les choses au point et fit cesser la querelle en invitant tout le monde à boire. Il y avait là, en plus de Mac Graw et de moi-même, toute la bande de l'*Etoile-Matutine*, et Marceau, Marceau le séducteur, avec son habit à la française et son chapeau tricorne qu'il appelait « un combre galuché ».

Or, l'aveugle aimait Babet Grigny avec fureur, avec démence, comme un homme qui a perdu la vue et dont la destinée errante fut toujours éloignée de la rouerie des courtisanes.

Pour ses débuts dans la vie reposante qu'il devait subir, il avait introduit dans sa demeure Babet Grigny, l'élément implacable de son supplice quotidien.

La fille dominait l'homme de son regard. Elle l'obligeait à ramper, comme une bête, alors que Meister la cherchait avec son bâton derrière les meubles ou sous la table.

C'était sa concubine, parée des dépouilles des demoiselles de la Vera-Cruz. L'or ruisselait sur les bras et autour du cou de cette petite voleuse

qui s'était enfuie de la colonie où ses crimes l'avaient conduite.

Et Babet Grigny aimait Marceau, notre ancien compagnon. L'aveugle était au courant des menus détails de cette passion. Pour cette raison, parfois pendant la nuit, les mains du vieux cherchaient en tâtonnant le cou mollet de la belle enfant. Babet se dérobait alors en riant à ces tentatives de meurtre. Elle voyait très clair, gardait sa foi dans le crime et pensait à Marceau, dont les propos galants s'adressaient avec ténacité à Mijke, la Hollandaise. Mac Graw et moi, sachant cette histoire comme tout le monde dans l'île, nous fûmes assez surpris de voir Babet s'appuyer tendrement, en bonne camarade, sur l'épaule de Mijke la Hollandaise.

— Mijke, fillette, lui dit-elle à voix basse, tu aimes Marceau... Je le sais. Je te donnerai de quoi te mettre en mariage.

Marceau s'empressait toujours auprès de Mijke, et Babet Grigny ne pâlissait point. Elle buvait, levant très haut son verre à chaque rasade pour en regarder le fond. L'aveugle la tenait sous le bras et ne disait rien. Mais soudain il se leva, les mains tremblantes : il avait senti contre sa jambe le pied de Babet cherchant celui de Marceau.

Tout le monde avait vu le galant manège. Meister paya la dépense et rentra chez lui avec la fille docile. Il marchait seul. Babet ne le guidait point et l'on entendait son bâton

frapper le chemin, en tâtonnant avec sécurité.

Or, Babet Grigny et l'aveugle se disputèrent jusqu'au milieu de la nuit. Le lendemain la fille traversa le village en pleurant. Elle trouva la Hollandaise avec nous et lui offrit à boire.

— Mijke, je ne peux plus vivre avec Meister. Demain, je le quitterai. Mais ce soir il m'a promis je ne sais quelle fortune ; il dit qu'il va mourir...

Elle cracha.

— De l'or ? j'en ai plus qu'il n'y a de cailloux sur ce sol. De l'or, pour quoi faire ? Il n'y a rien à acheter ici... Ah ! Paris ! Paris ! Je ne peux plus vivre avec tous ces marpauts.

Elle fut douce et son passé lui re-

vint aux lèvres toute la journée. Elle parlait de Paris, des guinguettes de la Courtille et d'un sergent aux gardes-françaises qu'on appelait Balagny.

Au crépuscule de la nuit, elle rentra chez l'aveugle et ne sortit de la maison du vieux que pour aller chercher la Hollandaise. Tout ceci nous fut conté par Edward le mulâtre dont la hutte est bâtie devant l'habitation de Meister.

Babet Grigny parlait à voix basse :

— Il a bu, te dis-je, sacrée petite ponisse de l'enfer, puisque je te dis qu'il a bu ; il ne verra rien. Quand tu auras l'or, tu partiras avec Marceau, car je ne veux plus vous voir. Je ne veux plus vous voir.

Mijke n'hésita pas trop longtemps et de ce fait, le lendemain, on enten-

dit dans l'habitation de Meister un étrange concert. L'aveugle sautait comme une carpe en hurlant : « J'ai tué Babet Grigny ! J'ai tué la garce que j'aimais ! » Mais c'est Mijke la Hollandaise qui gisait, la gorge ouverte, sur la couche de roseaux tressés. Babet Grigny avait disparu et l'aveugle se vouait au fils de Dieu qu'il invoquait sans doute pour la première fois de sa vie. Marceau de son côté cherchait de hutte en hutte et sous les chênes-lièges, peuplés de colombes troublées, la Babet Grigny pour lui couper la gorge.

Chacun de nous commentait l'aventure en pensant aux châtiments divers dont les chevaliers de fortune portent en eux l'appareil. Puis le soleil implacable de l'Equateur do-

mina l'agitation des hommes. L'île des Ramiers retomba dans sa torpeur diurne, cependant que sur la mer une chaloupe prenait le large. Babet Grigny tenait la barre et Meister, de ses mains plusieurs fois homicides, hissait la trinquette à l'unique mât.

XII

Après avoir croisé durant trois jours, dans la baie du Honduras où nous rencontrâmes Charles Vane, qui venait de s'emparer de la *Perle*, capitaine Bowling, nous jetâmes l'ancre dans une crique de la petite île de Barnacko, où George Merry avait décidé de se retirer pour radouber l'*Etoile-Matutine*.

Les quelques habitants de cette île, des nègres misérables pour la plupart, s'enfuirent à l'intérieur dès qu'ils virent notre intention de des-



cendre à terre. Nos exploits n'étaient ignorés de personne, et chacun prenait en conséquence les mesures de précaution que la prudence dictait.

Laissant une faible partie de l'équipage à bord, nous débarquâmes sur la terre ferme de cette île fertile, posée sur l'Océan ainsi qu'une corbeille trop pleine de fleurs et de fruits. Les quelques habitations qui composaient le village abandonné n'offraient pas de bien grandes ressources pour la satisfaction de nos appétits : des fruits dans des jattes en terre, du poisson séché, du lait et des coquillages marins que nous brisâmes à coups de couteau.

Comme le gros de la bande se répandait dans le petit village pour y chercher fortune, le Nantais, Pitti,

Mac Graw, Jack Seven et quatre ou cinq beaux esprits du gaillard d'avant résolurent de longer la côte méridionale qui disparaissait à cet endroit sous les plus rares échantillons de la végétation des tropiques.

Je suivis cette petite troupe, car j'avais la confiance de Mac Graw, qui aimait, certains jours, à soulever pour moi le voile recouvrant un passé de travail parmi les livres. Je m'instruisais à son commerce au point de lire assez correctement la Bible en latin et l'*Hudibras* de Samuel Butler en anglais.

— J'ai soif, fit le Nantais. As-tu du rhum, mon vieux Mac ? Je te rendrai cela le jour où nous irons bénir les filles de Savannah avec les pieds.

Mac Graw passa l'objet et le Nantais, serrant les dents, fit couler de la gourde levée à bout de bras un mince filet de rhum qu'il avala lentement.

Nous poursuivîmes notre route. Une fugitive odeur de jasmin nous monta aux narines et, parmi les touffes vertes des bananiers, le feuillage frais des chênes-lièges, nous aperçûmes une petite maison blanche, d'une blancheur aveuglante, où toutes les ombres s'imprimaient en bleu. Un oiseau caché dans l'ombre veloutée des palmes sifflait pour rendre le silence plus solennel, car, en dehors de sa voix charmante, nul bruit ne révélait la présence d'une vie quelconque. Nous fîmes le tour de la maison, par habitude, et le Nantais,

s'étant penché dans l'ouverture d'une petite fenêtre, nous fit signe de la main et violemment de cesser nos propos.

— Vous pouvez venir, dit-il en se relevant.

Nous pénétrâmes alors dans la fraîche maison, l'un derrière l'autre.

Au milieu de la pièce unique, sur une mauvaise natte déroulée le long du mur, une négresse assez jeune dormait. Elle était presque nue et portait ses cheveux serrés dans un mouchoir de soie jaune à pois de couleur violette. La pièce était meublée d'un petit bahut qui supportait une cruche d'eau claire où une araignée géante achevait de mourir. Dans un coin, un amas de linges souillés recouvrait quelques ustensiles de cuisine.

— Milady ! hurla Mac Graw, les mains en cornet autour de sa bouche.

La lady d'ébène sursauta, leva des yeux blancs effarés. Sa face exprima pendant quelques secondes la plus légitime frayeur. Puis sa bouche se détendit dans un large sourire, elle se leva, se dirigea vers le Nantais et lui posa les mains sur les épaules, de chaque côté de la tête. Ses lèvres s'arrondirent, quêtant un baiser.

— Je le savais, déclara le Nantais. Cette fille de qualité m'attendait. J'ai navigué vingt ans pour finalement échouer ici et convoler en justes noces avec elle. Messieurs, je vous invite ; vous serez tous de la cérémonie.

Tant bien que mal, nous fîmes comprendre à la fille de couleur que

le Nantais désirait l'épouser. Elle ne parlait qu'un mauvais portugais mélangé de quelques mots d'anglais. Des gestes précisèrent notre pensée et la négresse fit signe de la tête qu'elle acceptait. En vérité, cette proposition semblait combler ses vœux les plus ardents.

*
* *

La noce fut étrangement belle. George Merry avait fait cadeau d'un tonnelet de rhum que nous transportâmes dans la maison de l'épousée à l'aide d'une civière faite de branches d'arbres. On but tout le jour. On parodia la cérémonie religieuse. La négresse, vêtue d'une robe de satin provenant du pillage d'un navire

français, reçut en hommage, au bras de son cavalier, les acclamations puissantes des hommes de l'*Etoile-Matutine.*

On se sépara dans la nuit, après avoir laissé les plats nets et les gobelets vides. Tout le monde rentra à bord, on se retira dans les huttes du village. Les deux époux demeurèrent avec Mac Graw et moi, qui devions passer la nuit dans une étroite soupente au-dessus de la chambre nuptiale.

Avant de souhaiter bonne nuit aux époux, nous prîmes soin de transvaser le reste du tonneau de rhum dans une fiasque contenant six ou sept litres et, la tête lourde, nous montâmes dans notre réduit en recommandant au Nantais de ne pas

tarir la fiasque abandonnée à sa fantaisie.

Le sommeil nous saisit brusquement et, quand nous nous réveillâmes, il faisait grand jour.

Mac Graw, la chevelure en désordre et la voix un peu rauque, cria : Hé ! Nantais ! Monte le rhum ! Monte le rhum, mon camarade !

Personne ne répondit. Nous descendîmes par l'échelle qui tenait lieu d'escalier et, en entrant dans la chambre, nous aperçûmes notre vieux camarade étendu sur la natte, la gorge ouverte au couteau, saigné comme un porc.

— C'est elle qui a volé le rhum ! Le rhum n'est plus là ! hurla Mac Graw.

*
* *

On retrouva l'épouse du défunt à quelques mètres de la maison blanche. Extrêmement ivre et la fiasque de rhum entre ses genoux, elle gisait au pied d'un arbre, avec du sang sur les mains, entre les doigts.

Quand on la souleva pour la pendre, elle ouvrit à peine les yeux, voulut faire la politesse d'un sourire, tenta d'embrasser Pitti et de dire quelque chose. Sa tête retomba sur sa poitrine. Il fallut trois hommes pour lui passer la corde au cou, tant elle était lourde et molle. Dans son dernier sommeil, elle bégayait :

— Love ! Love !

Pitti tira sur la corde. Quand la négresse sentit que ses pieds aban-

donnaient le sol, elle ouvrit tout d'un coup des yeux épouvantables. Mais elle mourut presque aussitôt et se balança longtemps avant de demeurer immobile, extraordinairement immobile, dans la forêt bruissante.

XIII

Après la prise d'un brigantin venant de Yorktown, en Virginie, et que nous réduisîmes à merci sur la seule vue de notre pavillon funèbre, il fut convenu, entre George Merry, Pitti et son contremaître que ce dernier prendrait le commandement du brigantin afin de le conduire avec sa cargaison à l'île de la Tortue. Un vieux chasseur qui avait boucané dans les temps anciens devait servir de truchement entre nous et les Es-

pagnols de Maracaïbo, afin de négocier nos prises.

Pitti prit avec lui une douzaine d'hommes de l'*Etoile-Matutine*, dont j'étais, et nous embarquâmes à bord de ce brigantin que l'on appelait la *Rose-de-Marie.* Bien qu'il nous fût peu agréable de revenir sur ce bateau, difficile à manœuvrer à cause de la disposition de sa voilure, nous acceptâmes de bon cœur cette fortune, parce que ce changement rompait l'uniformité désespérante d'une course peu fructueuse sur les côtes du golfe du Mexique.

Nous hissâmes donc le pavillon hollandais, pour plus de sécurité et dans le but de tromper une corvette française qui nous donnait la chasse. N'ayant que quatre canons à bord

de la *Rose-de-Marie*, Pitti se montrait peu soucieux d'accepter le combat avec un de ces petits bâtiments.

Nous vîmes l'*Etoile-Matutine* s'éloigner en élongeant la côte et nous prîmes le large avec les vents pour nous. Une grande allégresse fleurissait nos cœurs ; Thomas Skins prit son violon, dont il tirait des sons grinçants mais bien rythmés, et Jean de Dieppe, que l'on appelait le Dieppois, chanta la vieille complainte des galères :

Tout nu, las ! en chemise
Il faut ramer
Nuit et jour sans feintise
Sur cette mer.
De nerfs de bœuf sans cesse
Battu je suis.
Je n'ai plus de caresse
De mes amis.

Etendus sous la bôme dont le gui frôlait nos têtes, nous écoutions le chanteur et l'intrépide râcleur de cordes quand, à tribord, sur la mer lumineuse et paisible, nous aperçûmes une embarcation, noire et menue. « Un canot » ! hurla Pitti. Nous regardâmes tous dans la direction de cette merveille et Thomas Skins, s'arrêtant de jouer, dit : « C'est un marron, sans doute. Laissons-le venir, et prenons-le à bord pour la cambuse. »

Pitti regardait toujours le canot et l'homme marron ramant avec aisance dans la direction de la *Rose-de-Marie.*

« Eh bien ! dit Pitti, un homme en canot à cette distance des côtes est un peu comme si l'on me disait qu'on

signale à tribord le carrosse de M. de Cossé, que le diable le f... ! »

Mais le mystérieux possesseur de l'embarcation lâcha une rame et leva vers nous un bras merveilleusement décharné.

Nous lui jetâmes un cordage qu'il saisit avec adresse. Puis il grimpa à bord de la *Rose-de-Marie*, tel un singe furieusement décidé. Il enjamba les branles roulés dans leurs prélarts, le long des bastingages.

Et nous vîmes tous que cet agile matelot était un mort. Le sang se glaça dans nos veines et la sueur coula le long de nos tempes. Pitti claquait des dents et cherchait, avec des gestes d'égaré, sa Bible absente : « Ma Bible, balbutiait-il... dans mon coffre... » Il se signa.

Le matelot mort, avec sa propreté de vieil ivoire et les lèvres retroussées, riait sans avoir envie de rire. Il nous parut embaumé, ou plus exactement boucané par les sels de la mer ; il sentait l'iode et une indéfinissable odeur de décomposition inachevée.

Nous entendîmes sa voix grelottante. Nos jambes ne nous soutenaient plus. La peur nous soulevait le cœur comme un tourbillon. Nous nous penchions au-dessus de ce matelot comme au-dessus des abîmes créés par la tempête.

Et il dit : « Je suis Nicolas Moïse, de Rotterdam. J'ai deux cents ans et je suis le plus jeune sur le gaillard d'avant du bateau damné qui parcourt sans fin les routes marines,

comme Juan Espera-en-Dios parcourt les routes de la terre. Matelot, je le fus ! Ah ! mein herr ! J'étais un riche matelot de carnation sanguine et mon destin s'est accompli pour m'être parjuré sur la Bible. Pendant deux cents ans j'ai tiré sur les drisses, usé mes mains contre les manœuvres rugueuses. Deux cents ans que je n'ai pas mangé de radis, que je n'ai pas bu d'eau pure aux fontaines chantantes. Et je voudrais les bras blancs d'une jeune fille autour de mon cou desséché, car la fièvre dont j'arde est celle qu'une femme peut calmer avec les gestes que vous connaissez tous. »

Il s'arrêta, en proie à sa mélancolie.

Et, la vie reprenant en nous de-

vant ce matelot qui, après tout, n'était qu'un matelot mort, Pitti lui dit : « Entends-le bien, Nicolas Moïse, tu es ici chez toi. La *Rose-de-Marie* n'est pas le *Hollandais-Volant.* (Il se signa.) Tu débarqueras avec nous à la Providence et nous te ferons connaître Conception, Conception de Borica.

— Et Juanita de l'île des Ramiers », dis-je.

Le mort leva les bras vers le ciel. Puis il s'étendit sur le tillac et s'endormit comme dans une deuxième mort.

*
* *

Nous débarquâmes avec lui, sains et saufs. L'île de la Tortue bruissait sous les palmes. Les beaux oiseaux

ébouriffaient leurs plumes de couleur dans le ciel bleu, et les filles crièrent de joie quand nous étalâmes sur l'herbe rare les étoffes de Chine dont le brigantin contenait une ample cargaison.

Personne ne put reconnaître la qualité de notre compagnon. Comme il paraissait riche avec son habit propre et ancien, une fille lui passa ses bras blancs autour du cou ; mais elle détourna la tête quand il voulut la baiser aux lèvres.

— Ainsi, dit Nicolas Moïse, mon rêve est satisfait, j'ai bu de l'eau pure — il regardait la source où les chevrettes venaient boire — et j'ai éprouvé la caresse d'une femme. » Il but encore une fois de l'eau de source et demanda du rhum. On lui en servit

dans un grand pot et il l'avala d'un trait.

Puis il redevint mélancolique, mais il ne cessait de répéter : « J'ai bu de l'eau de source et je me suis fait un collier de deux bras blancs. »

Cependant que tout le jour nous vaquions à nos occupations et à nos divertissements, Nicolas Moïse ne cessait de regarder la mer. Il faut dire que les filles ne l'acceptaient qu'avec crainte dans nos jeux.

Un soir, Nicolas Moïse se dirigea vers la crique où la *Rose-de-Marie* était à l'ancre. Longtemps il regarda l'eau clapoter contre les flancs du bâtiment. Puis, sans se soucier de notre présence, il se jeta à la nage, s'embarqua dans son canot attaché à l'arrière du brigantin, dénoua

l'amarre et déborda avec ses rames. Sans un signe d'adieu, il rama vers le large et nous le perdîmes bientôt de vue.

C'est alors que nous entendîmes dans la nuit le vent claquer dans les voiles d'un navire invisible ; un hautbois mélodieux et lointain indiquait, comme un fil la marche du grand *Hollandais-Volant* sur les eaux mystérieuses.

Ensuite de quoi, les filles, muettes de terreur, accrochées à nos bras, nous rentrâmes dans les habitations secouées par la tempête naissante.

XIV

Cette histoire nous inquiéta pendant plusieurs jours. L'Ile de la Providence, ses filles, sa végétation maudite et le soleil protecteur des maladies incurables nous entraînaient dans une voie dangereuse où notre imagination s'exerçait librement.

Le rhum et les filles ne parvenaient point à effacer de notre mémoire le souvenir du damné Nicolas Moïse, l'homme de la *Rose-de-Marie* et, dans la fumée du pétun,des images troubles

avec des détails précis nous secouaient les épaules avec un grand frisson.

Et c'est alors qu'un Breton qui nous aidait à radouber à l'occasion et qui, lui aussi, avait entendu au large la troublante harmonie des hautbois du vaisseau damné, nous conta, pour étancher notre soif de mystère, l'aventure dont il fut témoin, dans sa jeunesse, alors qu'il n'était qu'un enfant, sans légende.

Le Breton nous raconta ce qui suit dans l'auberge même où Babet Grigny avait gravé son nom et celui de Marceau, sur la table sentant le rhum aigre.

*
* *

— Mon père, déclara le Breton, exerçait la profession de naufrageur,

et c'est lui qui m'enseigna les rudiments assez simples de son métier. Nous habitions une maisonnette en forme de crabe, à moitié enfouie dans les roches, au bord de la mer, à l'extrême pointe de la Bretagne. Notre métier — ceci dit pour les gens qui ne se feraient pas une idée précise de notre profession — consistait à recueillir les épaves que la mer venait déposer dans un petit golfe dont nous connaissions les courants. Des journées entières, alors que les nuages s'amoncelaient pour annoncer la tempête nourricière, nous regardions l'horizon avec une grande lunette de marine. Comme deux araignées au centre de leur toile, nous guettions le navire infortuné que son mauvais destin conduisait vers le récif de

Ker-Goez pour se disloquer dans le gouffre mugissant. Je ne connaissais pas de pêche plus passionnante que cette pêche à l'épave. Tantôt un tonnelet de rhum roulé par la vague venait s'échouer sur le sable blanc ; c'était encore un canot portant le nom d'un navire anglais, des caisses de biscuits, des vins d'Espagne épais et noirs comme le sang. Je vivais avec mon père de longues heures de soûlerie mélancoliques devant des bols de punch. Il me parlait de son métier et du mien avec une passion juvénile. Dans l'exaltation de l'ivresse il bénissait les démons hurlants de la tempête et quand les hommes se signaient en mer ou, loin de nous, sur la Côte, il jetait son bonnet en l'air avec une allégresse sacrilège.

Notre intérieur, que nulle main de femme n'était venue adoucir depuis la mort de ma mère, s'animait singulièrement les soirs de tempête et de beuverie. Les objets pillés qui le composaient vivaient curieusement pour moi, d'autant plus que mon père, rendu loquace sous l'influence de l'alcool, me contait leur histoire en les désignant un à un avec le tuyau de sa pipe.

— Voici ce buffet... un beau buffet, f... ! C'est travaillé... f... ? On ne ferait plus ça de nos jours. Celui-là vient d'un brick « péri » du côté des Glénans, s'était en 1689, il y a deux ans... comme mon tricorne avec du galon d'argent... Et le drap bleu dont je t'ai fait couper un habit... ? Un frater de Lorient m'a racheté le

reste. Ce beau coffre sculpté, il est beau, chenu ? Mais je l'ai trouvé avec toi, l'année dernière devant l'île aux Mouettes. Tu te rappelles le temps qu'il faisait ? La goélette qui nous l'offrit dansait sur l'eau comme un bouchon noir. Quel temps ! f... ! Ah ! la Côte n'aime pas les navires qui ne sont pas du pays. Malheur à l'Anglais ! Bois, petit biberon, ton sacré père l'exige.

Il riait, me tendait un bol de punch. Mes lèvres plongeaient dans le liquide chaud et sucré qui m'étourdissait.

— Et ça ? dis-je en désignant un misérable berceau d'osier qui servait de niche à notre chienne Diane ?

— Ça ?... C'était en 1693. J'ai trouvé l'objet à côté du trou aux crevettes. Encore une goélette qui n'était

pas du pays ! Je dois dire que j'ai trouvé le même jour un tonneau de vin sucré... un bon vin... Hein, mon petit ? Tu en as bu.

Ainsi passais-je mes soirées avec le père, alors que le vent assaillait notre maison et que la mer furieuse canonnait la côte sur des milles et des milles.

Un soir de tempête — car tous les soirs mémorables de ma jeunesse furent des soirs de tempête — mon père, fortement excité par le rhum qu'il avait bu et la sauvagerie de la nature, se frottait les mains l'une contre l'autre dans un geste familier par quoi il exprimait son grand contentement.

— Quel beau métier, mon fils ! Je n'ai même pas besoin de tendre

des filets. La Providence pourvoit à tout. Elle a soin de ses enfants... f... ! J'ai vu à six heures un grand trois-mâts avec toutes ses voiles dehors... J'ai idée qu'il a dû serrer de la toile à l'heure qu'il est...

Le vent gémissait sur la lande et j'écoutais mon père en faisant rissoler dans une poêle deux mulets que j'avais pêchés à l'entrée de la rivière.

Et l'on frappa à la porte deux coups décidés.

Mon père bondit : « C'est la maréchaussée ! » Il hésita :

— Va ouvrir, ordonna-t-il de sa voix calme.

Il cacha la bouteille de rhum et, peu rassuré, j'ouvris la porte. Le vent s'engouffra dans la pièce où pénétra

brutalement une odeur d'iode, d'algues, de poisson frais, celle que traînaît avec lui le damné Nicolas Moïse, et un je ne sais quoi de sucré qui sentait la mort.

Alors un homme vêtu comme un matelot entra avec la mauvaise odeur. Il était grand et sa chair décomposée était celle d'un mort qui a longtemps séjourné dans l'eau, car son ventre extraordinairement gonflé lui donnait une silhouette burlesque et terrifiante.

Il referma la porte derrière lui et montrant son visage rongé aux gencives dénudées, ce qui lui donnait l'air de sourire, il promena ses yeux morts autour de lui, comme quelqu'un qui cherche un objet dont il ne se rappelle plus très bien la place.

Mon père faisait peine à voir. La sueur ruisselait sur son front et sa pipe qu'il n'avait pas lâchée tremblait au bout de ses doigts.

— Je suis Hans Corck, dit l'homme d'une voix étonnamment faible. Et je viens chercher mon coffre. Il est marqué au fer rouge et à mon nom. Je suis Hans, contremaître à bord du *Walrus*, et je veux mon coffre, celui que vous avez volé. A l'heure qu'il est je navigue sur le *Hollandais-Volant.*

Le mort prit le coffre dans ses bras rongés par les poissons et, en se heurtant dans les chambranles, il sortit. Le vent l'emporta.

— Il faut fermer la porte, dit mon père d'une voix gémissante.

Et furieusement, tous deux nous

nous barricadâmes, en poussant tous les meubles contre les fenêtres et la porte close. Puis mon père se servit du rhum, m'en fit boire et, sans parler, nous attendîmes. Toute la nuit les morts vinrent frapper à nos fenêtres dont les contrevents claquaient; nous entendîmes leurs voix surnaturelles réclamant leur bien. L'un voulait sa gourde, l'autre son chapeau, et tous déclinaient leur nom et celui de leur bâtiment. A l'aube le calme revint dans le ciel, sur l'eau et sur la terre. Mon père poussa un grand soupir, et se levant prit son chapeau.

— Quelle nuit... hein ? Mets ton chapeau aussi, nous allons sortir. Il n'y a plus de danger et j'étouffe ici.

Nous déblayâmes la porte et nous

sortîmes. Le ciel gris et la mer se confondaient. Au loin, il nous sembla distinguer la haute voilure d'un vaisseau de ligne.

J'aurais dû apporter une longue-vue, dit le père, car voici un navire...

Il ne put achever : au loin derrière les vagues, nous entendîmes avec horreur la voix d'un petit enfant qui pleurait. Alors mon père, les mains à ses oreilles, se précipita vers notre demeure ; il en revint bientôt avec le berceau d'osier qu'il jeta dans la mer.

Et, bien que nous tendîmes tous deux une oreille anxieuse, nous n'entendîmes plus la voix du petit enfant pleurant sur la mer.

XV

Le vieux poussait sa voiture devant lui et criait aux servantes : « Des huîtres, oh ! de belles huîtres de Wainfleet ! »

Mac Graw s'arrêta, me prit par le bras et m'obligea, en me faisant pirouetter, à contempler le vieil homme. Puis nous nous regardâmes avec un sourire attendri. La ville, la vraie ville d'Europe pénétrait en nous à travers notre peau frissonnante. Le souvenir de nos misères et de nos joies s'effaçait. Pendant quelques mi-

nutes, nous fûmes semblables aux hommes de la Cité et prêts à participer aux lois qui les réunissaient autour d'une même morale.

Sa Majesté avait offert par l'entremise de Charles Edin, écuyer et gouverneur de la Caroline septentrionale, la grâce aux gentilshommes de fortune qui feraient leur soumission avant le dernier jour de mars. Nous acceptâmes, sur les conseils de George Merry ; tout au moins quelques-uns parmi nous, puisque les autres abandonnaient l'*Etoile-Matutine* pour prendre la mer avec Black-Teach que nous avions rencontré la semaine précédant la publication de l'édit.

— Soumettons-nous, opina George Merry, et ne craignons rien. La pré-

diction s'accomplira en temps voulu, attendu qu'aucune force, humaine ou divine, ne peut nous empêcher d'atteindre à la situation élevée qui nous revient par droit.

Il ricana, et d'un geste large : « Allez faire un tour sur le quai des Exécutions, f... ! Et retenez la place de ce chien de George Merry. »

Sur cette bonne parole, nous partîmes plusieurs pour Londres, à bord d'un vaisseau anglais dont nous complétâmes l'équipage. Nous étions bien pourvus d'argent et cet argent nous brûlait les doigts quand il nous arrivait de les glisser dans nos poches.

— Connais-tu Londres ? me demanda Mac Graw. Non ? Alors, mon petit, tu verras une belle ville, plus belle que la Vera-Cruz, et dans cette

ville nous irons rendre visite à notre vieil ami Nick Spencer, le Nick Spencer du vieux *Walrus* de Flint. Spencer est, ma foi, le dernier survivant de sa bande.

— Spencer est établi ! dis-je.

— Il le pouvait, le chien, car il naviguait encore à la belle époque. Il a su mettre aussi de l'argent de côté au lieu de se soûler comme nous, comme toi, comme moi. Il faut dire, pour être juste, qu'il a épousé une femme d'ordre. Ces faits ont contribué à l'édification d'une auberge à l'enseigne de la « Vieille Moll », la vieille Moll Cutpurse qui fut enterrée, à sa demande, la face en bas, bien avant le grand incendie de Londres. Nick sera content de nous revoir.

*
* *

Nous arrivâmes devant l'auberge de la « Vieille Moll ». C'était une petite maison basse, peinte en rouge sang de bœuf. Au-dessus de la porte d'entrée, une peinture à moitié effacée par le soleil et l'humidité reproduisait cependant les traits de la célèbre voleuse.

— Voilà l'auberge, fit Mac Graw. Entrons.

Nous perdîmes notre assurance en pénétrant dans la grande salle. Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi notre valeur combative s'affaiblit du jour où nous abandonnâmes l'*Etoile-Matutine.* Spencer était pourtant un ancien camarade. Il avait navigué vingt ans sous les plis du pavillon

noir et n'ignorait rien de nos divertissements.

Nous entrâmes, l'un derrière l'autre, dans le salon où les cuivres brillaient sur la cheminée. Autour d'une table en chêne, trois matelots de la marine royale buvaient de l'ale dans des gobelets d'étain. Ils se retournèrent pour nous regarder et une belle et forte commère nous dévisagea après avoir répondu à notre salut.

— Nous venons pour voir Nicolas Spencer, dit Mac Graw.

— C'est mon mari, dit la femme.

Mac Graw s'inclina. Sur ce, Nicolas Spencer sortit de la cuisine et s'avança vers nous en s'essuyant les mains à son tablier.

— Bonjour, Nick, bonjour, fit Mac

Graw ému. Voici mon ami et moi, Mac Graw, du *Walrus*.

— Ah oui ! ah oui !... Mac Graw, ton ami ; oui, ton ami, naturellement, Mac Graw. Tenez, asseyez-vous ; je vais boire un coup en votre compagnie.

Spencer se frottait les mains l'une contre l'autre, mais il baissait les yeux d'un air gêné.

*
* *

Sa femme nous servit — nous avions les nerfs à fleur de peau — une cruche de bière mousseuse. Chacun but et nous restâmes sans parler, les yeux fixés sur la mousse qui pétillait contre les parois des gobelets d'étain. Spencer, assis à côté de Mac Graw, re-

gardait droit devant lui. Comme les trois matelots de la marine royale s'apprêtaient à partir, il se leva pour aller recevoir leur écot et revint prendre sa place à côté de nous.

— Alors, dit-il, vous avez fait votre soumission ?

— Oui, répondit Mac Graw.

— Vous avez bien fait.

Mac Graw haussa les épaules.

— Et George Merry ? interrogea l'aubergiste.

— Il a signé une charte-partie avec Rackam. Nous le retrouverons un jour ou l'autre, peut-être très prochainement... Et toi... Tu ne regrettes pas les Antilles ?

— Saint-Christophe ! la vieille île de la Tortue ! Et Savannah où Juanita m'a donné un coup de cou-

teau, un soir ?... Je ne regrette rien.

Il se leva, prit la cruche, la rapporta pleine. Nous bûmes à sa santé, à celle de son épouse. Ensuite Nick Spencer repoussa son banc et nous tendit sa main droite où il manquait deux doigts : le majeur et l'index. Mac Graw prit la main et chercha le regard de Spencer qui détourna la tête.

— Ecoutez, mes camarades, dit l'ancien gentilhomme de fortune, presque à voix basse, voici de l'argent ; vous réglerez vous-mêmes la dépense, c'est plus régulier, n'est-ce pas ? Prenez l'argent, prenez-le.

Mac Graw prit les pièces, les fit sonner sur la table, et mistress Spencer accourut vers nous, une poêle à la main.

— Adieu, Nick, dis-je. Et Mac Graw porta la main à son chapeau.

Nous marchâmes longtemps sur les pavés pointus de la rue et des quais sans mot dire. Le vent de la mer secouait les enseignes des boutiques où l'on vend des articles précieux pour les navigateurs. Des femmes équivoques sortaient de l'ombre où l'odeur du goudron flottait entre deux coups de vent.

Le dégoût des choses pesait sur mes épaules et je dis à Mac Graw :

— Nous sommes seuls, seuls sur la terre, mon pauvre vieux Mac.

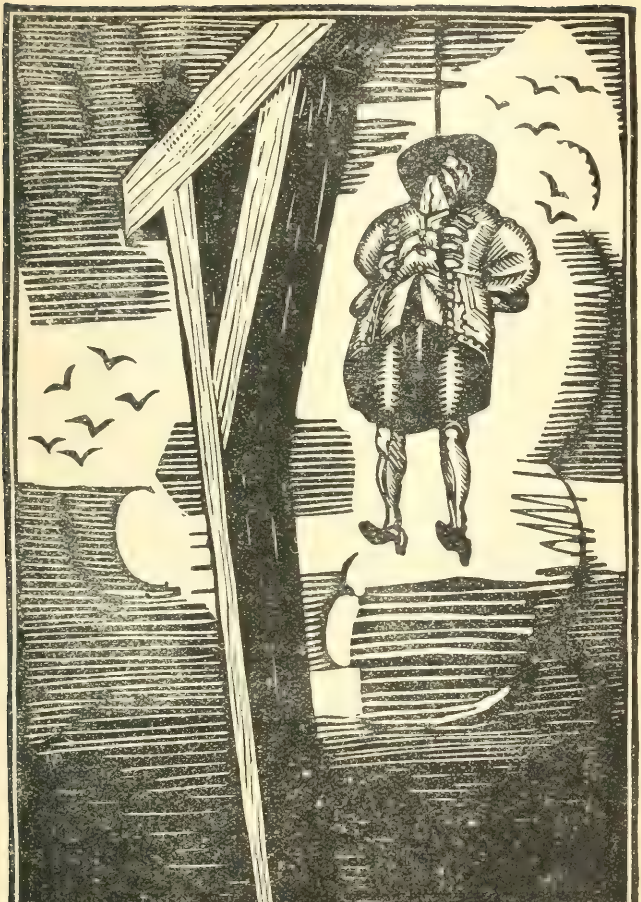
— Spencer aussi est seul sur la terre, répondit Mac Graw.

XVI

Au gibet de Savannah, sur le quai devant la Mer Océane, un jeune homme est pendu.

Ses vêtements sont ceux qu'il portait sur l'*Etoile-Matutine* : un bel habit rouge, un gilet brodé, des culottes de velours noir et des bas blancs. Le tout abondamment orné de galons d'or.

Sur sa tête, déjà décharnée, est coquettement penché son tricorne roussi par le soleil et ses mains, liées



très haut derrière son dos, lui donnent l'aspect d'un bossu.

C'est George Merry, le capitaine de l'*Etoile-Matutine.* Il ne fumera plus mélancoliquement sa pipe longue et, pour lui, maintenant, les Espagnoles replètes n'ont plus sous leurs jupes de quoi exciter sa curiosité.

Raide et somptueux au bout de sa corde, il attire à peine les regards des passants et l'exemple de sa mort ne remplit de crainte que le cœur des faibles.

Là-bas, sur la Mer Océane, l'*Etoile-Matutine*, avec un nouveau maître, perpétue la tradition. Le pavillon noir flotte à l'antenne de son mât du mitan et pour les gentilshommes de fortune, qui sur le tillac parlent du passé, George Merry n'est plus qu'un

détail, confondu avec les putains de Maracaïbo, le Nantais et sa négresse, moi-même et cette toute petite fille retroussant d'un geste inquiet sa jupe rose pour arroser la mandragore naissante au pied de l'arbre patibulaire.

FIN

CHRONIQUE

DES

TEMPS DÉSESPÉRÉS

LES MAITRES

Derrière la porte close des chaumières des yeux craintifs épièrent le passage des Armagnacs : les soldats en déroute, traînant avec eux des fillettes ramassées aux étuves et plus souvent à la porte des cimetières, passaient rapidement sur la neige par petites bandes. Ils regardaient derrière eux avec inquiétude et les filles, troussant leur cote au-dessus des genoux, se mettaient à courir pour les suivre. Puis, ils disparurent dans les bois. La neige tombait sans

interruption. La désolation de la guerre s'étendait à perte de vue sur les champs abandonnés où des corbeaux immobiles et graves se regardaient étrangement, bec à bec. Avec le départ des soldats, la chaleur de l'espoir ranima le cœur des villageois. Malgré le froid, chacun ouvrit sa porte. Et l'on respira longuement. Les enfants se poursuivaient en se jetant des boules de neige ; des chiens couraient, les poils hérissés sur le dos, aboyant dans la direction des bois. La misère était grande : chacun désespérait de se voir, un jour, réuni au monde de ceux qui vivaient, peut-être mieux, dans les villes, comme c'était autrefois, alors que tout prud'homme travaillait selon la loi.

Et soudain, tandis que les hommes

humaient l'air froid en se frottant les mains, en entendit, au loin sur la route, un faible bruit comme d'os entrechoqués. Les femmes rappelaient déjà les enfants éparpillés quand le bruit se reproduisit plus fort et, au tournant de la route, apparut une troupe étrange. Précédant quatre hommes et une femme, tous marchant à grandes enjambées, un gros homme, la tête recouverte d'un capuchon blanc, agitait un cliquet de bois durci au feu.

Un petit enfant immobilisé par la frayeur, au passage de l'étrange cortège, cria de toutes ses forces : « les meseaux ! »

Les lépreux, qui étaient donc cinq, s'approchèrent d'un paysan. L'homme au capuchon blanc rejeta sa coiffure

et chacun vit que son visage était brillant comme du charbon, que les poils blonds de ses sourcils étaient rares et que ses yeux, aux paupières rougies, luisaient tels ceux d'un chat. D'une voix rauque, il prit la parole en affectant de rire : « Ecoutez bien, villageois, nous sommes venus ici pour fonder un royaume qui vaudra bien celui des maladreries. Je suis goliard comme ma tonsure l'indique. Autrefois, je pouvais me recommander de la justice ecclésiastique ! Aujourd'hui, mon humeur seule me protège. Nous allons vivre ici désormais. Apportez-nous de quoi manger avec une fille du pays dont je ferai une reine. Huguette que voici choisira un ami dont elle fera une manière de grand connétable des taupes. » Il se

mit à rire. Et la fille éhontée, qui était jeune et marquée par sa profession, montra, cependant, un fràis sourire dans une jolie figure. Quand elle leva la main pour adresser un signe galant à un jeune homme, on vit alors que la peau de son poignet était couverte de taches blanches de la grosseur d'une noix.

Et les trois hommes qui l'accompagnaient exigèrent à boire. Ils entrèrent dans une maison dont les gens se sauvèrent, éperdus, une femme serrant son petit dans ses bras.

Les meseaux s'installèrent à table. Huguette fouillait dans les armoires, dressant le couvert, alignant les écuelles de terre, cherchant dans la maie les éléments d'une soupe. Il manquait au festin le vin que l'on ne

trouva point dans cette demeure. Le plus jeune, parmi ces lépreux, qui était une sorte de soldat portant encore une langue-de-bœuf à sa ceinture, sortit pour faire sa quête.

Malgré la porte close, le pétillement des bûches dans l'âtre et la plainte du vent le long des peupliers, on entendit, au dehors, le bruit d'une galopade ; des portes claquèrent. Le soldat revint avec du vin plein un pot d'étain. La nuit tombait. Les « cinq » burent et mangèrent, puis se couchèrent, car leurs membres étaient rompus par la fatigue. La fillette dormait la bouche ouverte dans ses bras repliés. L'homme au capuchon blanc reniait Dieu d'une voix rauque dans son sommeil, tout son corps sursautant.

*
* *

Au lendemain, les meseaux partirent à la conquête de leur domaine. Huguette, passant près d'un jeune garçon roux, s'écrasant contre le mur d'une soue pour ne pas toucher la mesèle au passage, le baisa, par surprise, impudiquement aux lèvres. Le villageois, hébété d'horreur, s'essuyait la bouche devant la fille qui, du bout de sa main mortifiée, lui adressait encore un baiser. Cependant les maisons vides offraient aux convoitises des lépreux un butin assez maigre. Ils poursuivirent de ruelle en ruelle une jeune fille qui, pâmée se laissa tomber à genoux dans la neige. Le soldat la releva, lui caressa le menton et la mordit douce-

ment à l'oreille, sans lui faire de mal. Puis il l'appuya contre un arbre, car elle ne pouvait se tenir sur ses jambes. Elle glissa toutefois et s'affaissa dans la neige, ayant perdu connaissance. Le soldat l'abandonna alors afin de retrouver ses compagnons et le gros homme au capuchon blanc dont on entendait au loin le cliquet funèbre.

« Toutes les maisons sont vides, fit le goliard au cliquet, Huguette, tu ne te marieras point, ma commère ! Mais notre peuple s'enfuit... je ne sais où... » Il aperçut alors la jeune fille que le soldat avait mordue. Elle courait vers l'église. On la vit frapper à la porte de toutes ses forces, mais la porte ne s'ouvrit point. Elle se sauva ensuite dans la direction des bois.

« Notre peuple est dans la maison du Seigneur, dit l'homme au cliquet. Allons vers lui. Il était nécessaire que la cérémonie du sacre fût accomplie selon l'usage.

Les meseaux sacrilèges, ivres de vin, marchèrent vers l'église. Ils frappèrent vainement aux portes que les paysans avaient barricadées. Alors Huguette colla ses lèvres à la serrure de fer de la massive porte et cria des injures apprises des « godons » fréquentant les étuves de Rouen.

Tout le jour les meseaux burent et mangèrent les provisions du village. Dans l'église les villageois les entendaient chanter et rire. Parfois l'un d'eux venait menacer les rustres en lançant des pierres contre les portes inébranlables. Et toute la nuit, ainsi

que des loups, les meseaux tournèrent en rond autour de l'église.. De même que des loups flairant sous la porte, quêtant une fissure, afin de pénétrer.

Quand ils eurent bu tout le vin et mangé toutes les provisions du village ils s'en allèrent, le gros homme précédant la fille et les trois autres, son capuchon blanc rabattu sur ses yeux, agitant son cliquet pour rythmer la marche.

Alors les paysans sortirent un à un de l'église, n'osant pénétrer dans leurs demeures souillées. Un feu brûlait encore dans une chaumière, ils y allumèrent une torche dont la flamme se tordait au vent. Cette lumière s'éteignit. La nuit était venue. Et tous, hommes, femmes et enfants,

rentrèrent sous leur toit, grelottant de peur, attendant avec angoisse la première heure du jour pour découvrir, chacun sur son corps, les premières taches blanches du mal sans merci.

LA HUGUENOTE

En l'an 1561, au quinzième jour du mois de décembre, un étrange cortège fit son entrée dans Provins. Le peste qui avait accablé les meilleures familles de la ville, ne laissait plus aux bourgeois le goût des armes et le désir de paraître tout équipés à la monstre sur les remparts. Chacun regarda donc d'un œil peu curieux l'arrivée de soixante-dix reîtres commandés par le capitaine Pulerin, appartenant à la Religion. Derrière ces reîtres suivaient, à che-

val, huit ribaudes, portant le demi ceint d'argent et le chaperon à l'allemande. Elles avaient des cheveux blond pâle et le teint hâlé par la rigueur du froid. En guise d'aumônière elles jouaient avec une petite dague dont la lame était large de trois doigts.

Les reîtres, armés d'arquebuses, s'arrêtèrent devant la fontaine de la rue aux Pourceaux, non loin de la boulangerie de mon père. On venait de cuire et l'odeur du pain chaud montait dans l'air si léger et si pur qu'il brûlait les narines quand on le respirait. Les huit ribaudes mirent pied à terre avec les reîtres et, tenant leurs chevaux par la bride, les firent boire dans la fontaine. Les bêtes s'ébrouaient et les Etrangères rele-

vaient leurs cheveux avec la paume de leurs mains rougies par le froid.

Le capitaine Pulcrin ayant traité pour le vivre et le logement de ses hommes, il fallut bien passer par ses volontés puisqu'on ne pouvait compter sur les soldats du régiment de Charry pour lors campé à Villeneuve-sur-Seine.

Au surplus les Allemands ne paraissaient pas en force de tenter un coup de main ; il valait mieux leur donner vivre et nourriture et les laisser aller à l'aube aux premiers sons de cloche de l'église de Saint-Ayoul, à l'heure même où le régiment de Charry devait se mettre en route pour venir prendre ses quartiers dans notre ville.

Le capitaine Pulcrin fut logé à l'enseigne des Lyons, il s'y rendit avec

la plus petite des filles et ses goujats. Pour notre part nous dûmes loger quatre reîtres et trois de ces filles que l'on appelait Huguette de Hainaut, Charlotte de Worms et Fraulein. Fraulein était la plus belle des trois, mais sa voix était rauque et cassée quand elle vitupérait les reîtres rassemblant les chevaux.

Le capitaine Pulcrin, n'ayant distribué à ses partisans pour chacun qu'une quarte de vin, un pain de seize onces et une pièce de vache, nous dûmes fournir le feu, la chandelle, le verjus, le vinaigre, le fromage et autres nécessités.

Les reîtres déposèrent leurs morions, leurs épées et leurs arquebuses et préparèrent la soupe. Les filles les aidaient, épluchant les légumes, en

chantant dans une langue que je ne pouvais comprendre. M'ayant aperçu, celle qu'on appelait Fraulein me regarda droit dans les yeux, et sourit furtivement en détournant la tête. Je fis le signe de la croix et je me sentis rougir. J'entrais alors dans ma dix-septième année, et le sourire de cette étrangère idolâtre me jeta dans une grande confusion.

En sortant je rencontrai mon père. L'excellent homme se montrait courroucé de cette mauvaise fortune. Il rangeait ses pains sur la charrette quand il me vit : « Notre demeure, fit-il... avec une véhémence soudaine, abrite les plus redoutables créatures de Satan. Après leur départ, nous purifierons la chambre. Et ces créatures montent à cheval ainsi que des

gens d'armes ! » Il leva les bras au ciel. Je partageais la colère de mon père contre ceux de la Religion et je tremblais d'impatience à les voir, par la porte ouverte, boire et manger auprès de notre feu.

C'est alors que j'entrai pour la deuxième fois dans la salle du festin afin de prendre une écuelle où l'on mettait la nourriture des poules. Je dus faire le tour de la table derrière les quatre Judas buvant dans des calices volés. Les femmes, lasses, il me sembla, traçaient sur la table des signes avec le vin répandu.

Or, comme je m'apprêtais à revenir sur mes pas, ayant trouvé l'écuelle, un reître me prit par le bras. Il riait et sa bouche édentée était comme un trou noir dans sa barbe

blanche et rousse. Je sursautai de dégoût et le huguenot, s'adressant aux autres, sans lâcher mon bras dit : « Je gage que voici un soldat pour Monsieur l'Amiral. A cet âge (il soupira) on ne songe qu'à la gloire des armes, au roulement des tambours précédant la cavalerie. Le bruit du canon est plus doux que le chant des vêpres. Il se frappa les cuisses avec sa main. J'étais suffoqué ; je tirais sur mon bras pour me dégager : « Laissez-moi,... je vous en conjure... » Alors Fraulein leva la tête et, bien que le sommeil la terrassât, elle découvrit son visage d'entre ses coudes et m'adressa un sourire.

Le reître me laissa aller, le feu aux joues. Je jetai aux poules leur pâture et mon père m'appela : « Dis-moi ce

qu'ils t'ont demandé, dis-le-moi... » Je fus sur le point de lui rapporter les paroles du reître, car la colère était encore bourdonnante dans ma tête ; mais le souvenir de la fille blonde s'interposa dans mon esprit pour me clore la bouche.

*
* *

Au matin, dès l'ouverture des portes, j'étais sur la route, muni de quelques hardes et d'une dague, grelottant près d'un chêne, où le dimanche je venais jouer avec mes compagnons. Le vent s'enroulait en spirales sifflantes autour des arbres et sa fureur ne m'empêchait pas d'entendre les grands battements de mon cœur. Cependant, l'aigre bise s'étant calmée, j'entendis alors battre aux

portes de la ville les tambours des reîtres et bientôt les pieds ferrés de leurs chevaux résonnèrent sur la terre durcie. Je pris ma poitrine à deux mains pour arrêter le désordre de mon cœur et la pensée de ma mère en me déconfortant me laissa énervé aux pieds du chêne.

Or, les reîtres, le capitaine Pulcrin à leur tête derrière ses tambours, s'avançaient sur la route. Je cherchai des yeux Fraulein ; elle riait très fort et rythmait la marche de la cavalerie en frappant ses mains l'une contre l'autre ainsi que des cymbales. Quand elle me vit elle leva les mains au ciel et cria : « mein Gurre ! »

Le capitaine Pulcrin s'était arrêté devant moi, à sa droite le reître barbu lui parlait à l'oreille.

— « Tu veux servir l'Amiral et te convertir ? dit le capitaine Pulcrin. Rimbold te mettra sur la croupe de son cheval en attendant que tu puisses t'équiper. Mais la guerre n'est pas un divertissement champêtre, et je dois te montrer loyalement la route que tu veux suivre. Il faut être brave et ne point craindre la mort. Obéir, hurla le capitaine Pulcrin, sous peine d'être branché ; je ne parle pas des arquebusades. Il ricana. Enfin, si tu es pris par les papaux, tu seras pendu. »

Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines, ne sachant par quel bout prendre ma destinée. Je levai alors les yeux sur Fraulein ; elle mit un doigt sur ses lèvres et son sourire me dicta ma réponse.

— J'accepte, fis-je. Et je ne reconnus pas ma propre voix.

— Alors, monte en croupe sur le cheval de Rimbold, fit le capitaine. Il haussa cependant les épaules et reprit sa place en tête de ses partisans.

LA TRÈS BELLE FEMME DE SIBORO

Au petit jour, Jeannette d'Abadie, du village de Siboro, dans le pays de Labourd, après avoir veillé toute la nuit du vendredi au samedi en compagnie de ses compagnes : Jeanne de Hortilopits et Marie d'Aspilcuete, prit le chemin qui traverse la lande, celle que l'on nomme la Lane de Bouc ou Lande de Bouc, afin de regagner l'habitation de ses parents, assez éloignée du village.

Les trois fillettes, les yeux mi-clos

par la fatigue, marchaient maladroitement et tordaient leurs pieds aux ornières de la route. La plus âgée, qui n'avait que seize ans, était Jeanne de Hortilopits et la plus jeune, Jeannette d'Abadie n'avait que neuf ans d'âge.

— C'est ici, dit Jeannette, que Monseigneur le diable, celui qui est en image à notre église, reçoit ses amis.

— « Garde ta langue, petite fille, dit Jeanne de Hortilopits d'une voix aigre. Signe-toi, ou je le dis à ta mère.

Jeannette fit la moue et poursuivit sa route en complétant sa pensée avec des images pleines de cette amusante terreur qu'elle éprouvait pour tous les jeux où l'un se cache et l'autre cherche.

Durant leur nuit de prières dans l'église, la pluie était tombée avec abondance. L'orage avait secoué le ciel et des branches cassées barraient la route, comme des palmes au passage d'une procession. Toutefois, le ciel gardait son attitude menaçante ; les nuages noirs fuyaient comme des âmes dans l'Enfer accessible à la sensibilité de la fillette et le vent gémissait et se lamentait de même que les femmes à la veillée, selon l'art des conteuses d'histoires.

Jeanne de Hortilopits et Marie d'Aspilcuete marchaient vite car, maintenant, la peur les tenaient aux épaules. La lande morne et déserte apparaissait dépouillée de tout ornement comme un mystère plus terrifiant que celui de la mer.

Jeannette, qui avait peine à suivre, avait pris ses sabots dans ses mains et trottinait derrière ses compagnes. Elle pleurnichait de malaise et, s'étant subitement retournée, elle resta comme étonnée, les yeux grands ouverts, un doigt sur sa bouche.

Derrière elle, à moins de dix pas, sans qu'elle l'eût entendue venir, une femme se tenait immobile et souriante. Et l'enfant connaissait cette femme pour l'avoir vue quelquefois à Siboro. Elle était grande et blonde comme une étrangère. On la disait normande, mais habitant Bordeaux dans une demeure magnifique où l'on faisait bonne chère. Elle venait à Siboro plusieurs fois l'an, aux grandes fêtes, habitant une petite maison de modeste apparence. Elle se nourris-

sait de lait de chèvre et de fruits, chantait à voix de sirène et se montrait affable pour les villageois méfiants.

Deux ou trois jeunes femmes cependant fréquentaient chez elle ; elle leur donnait des rubans, de menus bijoux et de belles étoffes brochées qu'elles nouaient autour de leur cou.

On l'appelait la belle femme de Siboro. Mais ceci ne pouvait être pris comme une louange dans l'esprit de ceux qui lui donnaient ce nom.

Et Jeannette regarda la femme qui lui souriait dans ses magnifiques parures. Elle avait une figure peinte avec art et cela émerveillait l'enfant.

Or, la dame dit à Jeannette : « Viens, dariolette, et ne crains rien, tu es plaisante à regarder et je te

veux du bien. Quel est ton nom ?

— « Jeannette d'Abadie.

— Ah Jeannette ! Quel joli cou, quels jolis yeux ! et cette petite bouche doit aimer les douces choses de la table. Elle ouvrit un drageoir qu'elle tenait à la manière d'un livre et présenta des confiseries à l'enfant qui, intimidée, se tortillait en suçant son pouce.

Jeannette prit un fruit enveloppé de sucre et voulut rejoindre ses compagnes. Mais celles-ci avaient disparu sans s'inquiéter d'elle et la fillette se jugeant perdue se mit à sangloter éperdument.

— « Tout beau ! tout beau ! C'est bon, dit la dame, ne te fâche pas, dariolette, je te reconduirai chez tes parents. »

Alors Jeannette mit sa main dans celle de la belle femme de Siboro et tira de ce geste un grand orgueil. Elle était tout à fait apprivoisée et quand sa protectrice chassa d'un grand geste courroucé un groupe de crapauds qui la regardaient familièrement, Jeannette frappa ses mains avec joie. Plus loin on rencontra le petit aveugle de Siboro qui battait du tambour dans la lande. Il salua la dame et disparut, ce qui émerveilla fort Jeannette. Elle crut voir quelques enfants de son âge, tenant des baguettes blanches et conduisant des crapauds comme des moutons. Mais ses yeux se fermaient de sommeil et elle oublia ce détail. Elle vit, ou crut voir, en route, bien des choses qu'elle ne s'expliquait point, particulière-

ment, auprès d'un tronc d'arbre mort une petite femme nue. Elle voulut la montrer du doigt, mais la femme disparut ainsi que le tronc d'arbre.

Au loin, enfin, Jeannette d'Abadie reconnut sa demeure.

— « Je vous remercie, madame, fit-elle avec civilité.

— « Ah, dariolette, je t'aime et je te veux du bien. Dans la nuit de mercredi à jeudi, je viendrai te prendre dans ton petit lit et je te ferai voir un pays où tu seras reine. Tu seras vêtue comme une reine.

— Ah ! fit Jeannette d'Abadie

*
* *

Et, comme d'autres enfants du pays de Labourd, Jeannette d'Aba-

die fut conduite au Sabbat, à la Lande de Bouc. Elle y vit le Grand-Maître, qui la marqua d'un signe sur la paupière et la belle femme de Siboro, qui, dépouillée de ses habits, s'asseyait à ses côtés. Elle vit le petit aveugle de Siboro qu'elle connaissait bien, le grand nègre et le magistelle et des voisins de ses parents. Avec d'autres enfants elle conduisit au pré des crapauds vêtus de velours. Elle les commandait. Ils obéissaient en sautant avec une maladresse servile.

Toutefois la mère de Jeannette ne soupçonnait rien, elle veillait sur l'enfant et insultait la belle femme de Siboro quand elle se rendait à l'église.

Un jour, comme l'enfant, venant de se lever, sortait sur le pas de la

porte en se frottant les yeux, elle vit, devant l'église, la grande place pleine de monde.

Des cavaliers maintenaient les villageois ; des hommes en noir, des prêtres s'effaraient. Au centre du groupe elle aperçut un bel homme vêtu d'une grande robe rouge bordée d'hermine. Il portait la barbe en pointe et regardait les filles avec complaisance. Au milieu des soldats une douzaine de femmes, parmi lesquelles Jeannette reconnut sa belle protectrice, se tenaient dans des attitudes dolentes et résignées. Seule, la belle femme de Siboro souriait en jouant avec ses mains longues.

Des hommes armés se dirigèrent alors vers Jeannette d'Abadie et, bien qu'elle ruât en hurlant, l'ame-

nèrent au milieu des captives où elle reconnut sa mère.

« C'est une des enfants consacrées au Sabbat de Siboro, fit l'homme à la robe rouge.

— Elle sera brûlée, dit un prêtre.

— Approchez là, plus près de moi, dit encore l'homme à la robe rouge. Les soldats poussèrent l'enfant. Et le grand magistrat la prenant dans ses bras comme une poupée, quoi qu'elle se débattît, sa jupe relevée montrant ses genoux nus, il lui demanda :

— Vous êtes allée au Sabbat, petite, je vous prie de me dire franchement le nom de celle qui vous conduisit dans cette assemblée maudite pour y renier Dieu. Si vous n'avouez pas vous serez brûlée comme sorcière devant cette église.

Alors Jeannette d'Abadie regarda autour d'elle. Elle vit la belle femme de Siboro qui lui souriait et sa mère dont le visage reflétait l'indignation et la crainte.

Elle pointa son index en avant et dit, en désignant sa mère : « C'est elle. »

LA PESTE

Le 25 mai 1720, au soleil couchant, le brick du capitaine Chataud venant de Tripoli de Syrie fit son entrée avec peu de toile dans le port de Marseille. Il passa devant les galères, qui, pour lors, mouillaient devant la ville, et sans plus attendre, déclara loyalement aux intendants de la Santé que trois de ses hommes d'équipage — dont deux Turcs pour qui les Cypriotes lui avaient donné patente nette — étaient morts, du-

rant la traversée, d'une fièvre maligne pestilentielle.

Les intendants de la Santé se contentèrent de reléguer les marchandises aux infirmeries et le nocher débarqua son équipage. D'autres navires venant des mêmes lieux entrèrent dans le port jusqu'à la fin du mois. Si bien que la Peste, ayant réuni ses forces homicides et déployé d'un seul coup l'appareil de sa puissance, attaqua la ville par tous les côtés avec une fureur qui faisait craindre la fin du monde.

C'est alors que M. d'Estoubeillan sortit de la grande douleur où l'avait plongé le départ impromptu de sa maîtresse. Cette dernière, assez connue au Théâtre, sous le nom de Manon Chrétien, avait abandonné son galant

quinquagénaire pour suivre un officier du corps des Galères fréquentant chez son protecteur.

La Peste transforma cette disgrâce en une autre plus pressante, mais qu'il était possible de conjurer en agissant. M. d'Estoubeillan abandonna donc son hôtel de la rue de l'Escale et quelques livres galants reliés à ses armes, dont il avait fait présent à l'infidèle dans un but intéressé. Ayant réuni ce qu'il possédait de plus précieux, ce roué partit avec un de ses valets pour une petite « Folie » qu'il possédait sur la route d'Aix, assez loin de Marseille, où Manon Chrétien avait régné en idole, levant le verre et chantant les airs les plus fameux des Porcherons et de la Courtille.

Dans la chaise qui l'emportait mélancoliquement vers un exil peuplé de charmants souvenirs, le fugitif, les yeux dilatés par l'épouvante, contemplait, le long des rues, les spectacles les mieux faits pour rendre amère sa destinée. Çà et là, abandonnés devant leurs portes closes marquées d'une croix blanche, des morts à moitié dépouillés de leurs vêtements, attendaient le passage des « corbeaux », ainsi nommait-on les fossoyeurs créés par les échevins. Des forçats, à qui l'on avait promis la liberté, les aidaient dans cette besogne. En passant devant un tombereau où des corps nus gisaient pêle-mêle, les galériens de l'escorte, sous la conduite d'un comite, saluèrent par dérision M. d'Estoubeillan d'un

« han » prolongé et lugubre, de même qu'ils saluaient les personnages de qualité venant visiter les galères.

Le soleil chauffait la ville blanche où le bas peuple cuisait dans les rues brûlantes. Les gens ne s'écartaient point au passage de la chaise et M. d'Estoubeillan, les vitres de sa voiture bien fermées, suppliait Dieu d'arrêter derrière lui le grand souffle fiévreux qui balayait la ville. Il arriva dans sa demeure de campagne un peu avant la chute du soleil. Il se précipita dans sa chambre en donnant l'ordre à son domestique de brûler la chaise infectée. Cela fit une grande flamme qui monta vers le ciel ; mais personne ne se dérangea dans le voisinage pour demander la cause de ce feu de joie.

*
* *

Au matin M. d'Estoubeillan se leva la tête farcie des cauchemars dont il avait paré son sommeil. Le soleil éclairait, tout au moins avec franchise, l'opulente campagne où les vignes s'alignaient ainsi que des soldats à la parade. La fenêtre ouverte, il respira avec volupté dans la direction du nord.

Une brise venue du sud, du côté de Marseille, le secoua d'un mauvais frisson ; il ferma la fenêtre et se plut à examiner quelques souvenirs laissés par la belle enfant au petit nez court et aux cheveux blonds. Un soupir lui échappa en prenant un éventail de plumes : « Ah cruelle ! pourquoi m'as-tu abandonné ! » Il posa l'éven-

tail sur une coiffeuse et regarda avec soin sa langue et l'intérieur de ses paupières. Puis il descendit dans le parc et s'imagina, pendant quelques secondes, étendu sur l'herbe sèche, à moitié nu, délaissé par tous, avec le ventre enflé et la face noire. Cette vision précise l'obligea à remonter dans sa chambre. Il voulut prendre un livre ; il vit le tombereau escorté par les hommes des galères ; il les entendait chanter, ballottés par les cahots de la lourde voiture. Alors il se boucha les oreilles et la pensée de Manon Chrétien lui sembla fraîche comme une rose dans la rosée matinale.

*
* *

Pendant deux mois, M. d'Estoubeillan vécut, en dehors du monde, des fruits de son jardin, du vin de ses vignes et des volailles de sa basse-cour. Il ne savait rien de Marseille, si ce n'est que le fléau redoublait d'horreur et de cruauté. Des bruits terrifiants tenaient les villageois en haleine. Un homme venu de Marseille avait été lapidé.

M. d'Estoubeillan cultivait sa peur dans la prière et l'insomnie. Chaque jour son valet assainissait la maison en faisant brûler des plantes odoriférantes. Et le mistral, après avoir enveloppé Marseille, grondait la nuit le long des contrevents de la maison scellée comme une bière.

Il arriva qu'une nuit M. d'Estoubeillan entendit heurter à la porte. Son valet ne s'éveillant point, il ouvrit la fenêtre et demanda d'une voix mal assurée : « Qui est là ? »

« Je suis Manon, fit une toute petite voix. »

M. d'Estoubeillan sentit son cœur défaillir. Il se pencha et aperçut une forme féminine enveloppée dans un grand manteau à capuchon, à la mode florentine. Ayant pris son flambeau d'une main tremblante, il ouvrit la porte, et, cependant qu'il protégeait la flamme vascillante contre le vent, une femme s'approcha de lui timidement.

Elle leva son capuchon et M. d'Estoubeillan reconnut le gracieux visage de celle qui l'avait trompé. « Ah Ma-

non ! ingrate Manon ! » fit-il. Il lui prit la tête et la baisa sur la bouche.

Alors la fille rejeta son capuchon et montra sa figure jolie, mais étrangement enluminée par la fièvre. Ses yeux brillaient comme des escarboucles. M. d'Estoubeillan tenant la lumière haute la regardait profondément.

Et Manon, courbée en deux, perdant l'équilibre, éclata de rire. Des larmes de plaisir coulaient de chaque côté de son petit nez rougi.

« Pourquoi ris-tu ? » hurla le solitaire.

Manon, pâmée, étendit la main. M. d'Estoubeillan lui prit les poignets et lui cria à la face : « Pourquoi ? Pourquoi ? »

« Parce que, dit Manon en s'es-

suyant les yeux, je viens de Marseille... et je ne me sens pas bien. »

M. d'Estoubeillan recula jusqu'au mur et par la merveilleuse force du hasard il vit, pour la première fois, que la figure de cette Manon tant aimée avait la forme hideuse du visage de la Mort.

LA CHIOURME

Aux premiers rayons du soleil du Nord dorant faiblement la rade, on crut entendre des rossignols ramager. Ainsi les sifflets des comites affairés donnèrent l'éveil à la chiourme embarquée sur les six galères de Dunkerque. La corde à la main, ils allaient et venaient sur le coursier, distribuant les ordres et les injures. Au loin, des mouettes posées sur l'eau comme de doux oiseaux de porcelaine blanche pépiaient en l'honneur de quelque proie. Avec le lever du

jour, une rumeur sourde venait de terre et les forçats tendaient l'oreille vers ces bruits mystérieux et reposants : c'était le grincement de l'essieu d'une charrette allant au marché. Parfois, le rire des vendeuses de poissons montait jusqu'à la chiourme attentive et remuée par les souvenirs du passé. Un homme chanta en jargon.

— Que le Gliner t'enrolle en son pacquelin ! hurla le sous-comite. Que je n'enterve plus un mot icicaille (1).

L'homme se confondit parmi les autres. Il y eut une bousculade de dos nus. L'eau de mer ruisselait sur les bancs jusqu'aux pieds des soldats

(1) Que le diable t'emporte en son pays! Que je n'entende plus un mot ici. Cf. *Le jargon de l'argot réformé* (édition de 1660).

qui, assis le long de la bande, fourbissaient leurs armes avec soin.

L'ordre était arrivé la veille au soir de faire *la bourrasque*, c'est-à-dire le grand nettoyage de la galère. Le bruit courait qu'un personnage de qualité, se rendant en Flandres, avait manifesté auprès des officiers le désir de visiter une galère. La plus belle, dont le capitaine s'appelait M. de Marigot de Maure, avait été désignée pour rendre les honneurs. Le soleil promettait d'être clément et la chiourme, matée dès son réveil, obéissait à son destin.

A huit heures, le capitaine Marigot de Maure aborda la galère, fit venir les comites et annonça que le gouverneur conduirait lui-même les étrangers de distinction parmi lesquels se

trouvait une dame en l'honneur de qui la chiourme rendrait le salut du roi. Une collation splendide offerte par les capitaines et lieutenants des galères devait clore cette cérémonie.

Le commandant, qui pour son compte entretenait un bel orchestre de douze joueurs de hautbois et de flûtes, tous galériens, leur fit revêtir leur costume d'apparat qui se composait d'un habit rouge galonné de jaune et d'un bonnet de velours à la polaque bordée d'or. Le chef d'orchestre, appartenait aux vingt-quatre symphonistes du roi, il avait été condamné aux galères pour vol. C'était un des plus habiles musiciens du royaume. Son habileté valait à la chiourme des visites fréquentes qui l'excédaient.

A dix heures, quand tous les forçats furent rasés, tête et barbe, et que chacun eut revêtu la casaque rouge et se fut coiffé du bonnet réglementaire de même couleur, on vit une barque se détacher du quai, devant l'arsenal. Elle était recouverte d'un dais de velours vert et dans le grand silence de la rade on entendait le bruit rythmé des avirons dans les tolets. La barque ayant accosté, on jeta une échelle et trois seigneurs magnifiques portant des perruques orgueilleuses aidèrent la plus belle créature du monde à poser ses petits pieds sur la galère. M. de Marigot de Maure courbé devant la jolie fille, souriait en balayant le coursier avec la plume de son chapeau. Et cependant que les hautbois jouaient les airs les plus

tendres, au goût du jour, la chiourme hurla par deux fois son cri de bienvenue rauque et mélancolique. Les mouettes prirent leur vol sur la mer et la grande dame se dirigea vers la chambre de poupe en s'écriant : « Que c'est joli ! »

La galère parée comme une princesse de sang royal, s'offrait dans toute sa splendeur aux yeux curieux de l'étrangère. La brise de mer agitait le pavillon ; les hautbois mêlaient leurs regrets harmonieux et toute la chiourme aux yeux luisants courbait la tête devant la visiteuse. Les rames, abaissées dans les bancs et élevées en dehors en forme d'ailes, n'attendaient qu'un coup de sifflet pour frapper l'eau et pousser le navire enrubanné vers les îles qu'il

plairait à la passagère de désigner.

Ses lourdes jupes légèrement relevées pour enjamber les cordes, la dame inconnue, précédée du capitaine et suivie du gouverneur de la ville et de deux gentilshommes de sa suite, s'intéressait, avec des cris d'enfant, à tous les détails de l'enfer flottant paré de sculptures dorées glorifiant les divinités marines. Sautillant avec une charmante maladresse sur le coursier tapissé d'écarlate, elle examinait la chiourme sournoise et déférente. Une moue de pitié arrondissait l'arc pur de sa jolie bouche. Elle ne voyait que les bonnets rouges baissés, car pas une fois le regard d'un forçat ne se croisa avec les siens.

Ayant parcouru toute la galère

dans sa longueur, la dame et les seigneurs vinrent s'asseoir sur des fauteuils préparés dans la chambre de poupe. Et tandis que les musiciens reprenaient leur concert, les comites sifflèrent la *monime* ou *les singes.* Au premier coup de sifflet, les forçats se couchèrent ; on ne les voyait plus. Au deuxième, ils montrèrent chacun un doigt, au troisième la tête. A un quatrième coup de sifflet, ils se levèrent tout droits et la femme jeta un léger cri qui se transforma en rire, car au cinquième coup de sifflet les forçats ouvraient tous la bouche. Ils la refermèrent aussitôt et toutes les mâchoires claquèrent ensemble.

Sous le regard satisfait du capitaine et des lieutenants, les comites firent exécuter à la chiourme des mouve-

ments aussi inattendus que bien réglés. Sur un coup de sifflet prolongé, la chiourme retomba dans son indifférence.

Après un long silence, la jolie femme remercia MM. les officiers des galères et le gouverneur qui lui avaient procuré cette distraction, en vérité peu commune. De leurs bancs, derrière les comites serviles et hébétés, les forçats entendaient cette voix merveilleuse sans comprendre le sens des paroles plus douces que le chant des hautbois.

M. de Marigot de Maure ayant baisé la belle main offerte, reconduisit son invitée. Avec bien des manières, la dame monta dans la barque et, les rameurs ayant débordé, le frêle esquif se dirigea vers le port.

C'est alors que se produisit l'accident. Comme chacun suivait des yeux le jeu des rames sur la mer avec, en soi, le regret ou la haine laissés par cette radieuse apparition, la barque chavira. Ce fut inattendu et tellement inexplicable que l'entendement se refusa à comprendre ce que les yeux voyaient : une tête décoiffée hurlante, soudain disparue.

Personne ne savait nager dans cette barque. Toutefois deux ou trois forçats se levèrent. L'un d'eux avec l'assentiment du capitaine se jeta à l'eau où il se mit à nager rapidement vers la chaloupe chavirée. Les officiers, haletants, l'encourageaient de leurs cris. L'homme au bonnet rouge ayant plongé fut assez heureux pour ra-

mener la belle évanouie ; il lui sortit la tête de l'eau et pendant qu'il la maintenait à la surface avec ses dents mordant les dentelles spongieuses et amères du corsage, d'une main, il lui coupa le cou, à la grosse veine, pour sa satisfaction personnelle et pour exaucer le souhait de la chiourme. Une tache rouge aussitôt disparue révéla son acte. Et le forçat se laissa couler, cramponné au corps de sa victime.

Et M. de Marigot de Maure, qui n'avait pas très bien compris, se lamentait. Il ordonna la vogue. Les rames s'ébranlèrent dans un grand craquement. Deux heures durant, la galère passa et repassa sur la tombe de la belle visiteuse, cependant que le capitaine de Marigot de Maure cherchait

la clef d'un mystère que tous les hommes de la chiourme avaient déjà pénétré.

LES SOLDATS

Le bataillon suivi d'autres bataillons s'arrêta à la sortie de la petite ville. Les hommes formèrent les faisceaux et demeurèrent groupés derrière leurs fusils assemblés. Les soldats regardaient la rue, une villa dont la porte soutenait les lourdes grappes d'une glycine. Devant eux, les officiers regardaient également la villa et la maison du charron avec une roue de voiture appuyée contre le mur.

Les soldats étaient de tout âge ;

des jeunes, avec des cous délicats, presque enfantins, émergeant du col de la capote, d'autres, plus âgés, portaient sur leur figure les traces de la vie errante. Une maigreur distinguée donnait à leurs visages fiévreux un caractère qui leur réservait une place à part parmi les autres soldats. Ils n'étaient pas de la race des autres soldats mais, tels qu'ils étaient, ils continuaient la grande tradition mélancolique des aventuriers. Sur leurs poitrines, entre les courroies de musette et de bidon, des bouts de rubans rongés par le soleil évoquaient les paysages les plus fastueux de la terre. Leurs yeux brillaient d'une même lueur dans leurs figures livides et mal rasées, mais ils ne regardaient rien précisément.

Alors dans la villa aux glycines un piano préluda ; une mélodie quelconque transforma l'atmosphère de cette fin de rue. La musique doucereuse s'insinuait dans le cœur des aventuriers comme un poison. Les plus sensibles imaginèrent dans l'ombre la femme assise devant l'instrument ; de vagues souvenirs personnels les enchantaient. Puis le silence se fit. On entendit derrière les glycines des voix fraîches et charmantes ; deux jeunes femmes blondes sortirent et la porte de la villa se referma sur elles dans un claquement qui résonna nettement dans le cœur des coloniaux. Les belles personnes passèrent devant les faisceaux sans lever les yeux et disparurent pour toujours.

La nuit enveloppait doucement les

maisons et la campagne. Un air, une toute petite chanson isolait les soldats de leur destin. Un coup de sifflet les achemina bientôt vers des gestes familiers : ils bouclèrent leur sac hâtivement et décroisèrent leurs fusils en s'injuriant. Le bataillon, piétinant d'abord, s'étira sur la route du pays inconnu.

Selon leur âge, ces hommes avaient tous, plus ou moins, parcouru la terre. L'orgueil d'être des professionnels se devinait dans toutes leurs attitudes. Marchant dans la nuit, ils n'évoquaient pas spécialement une race, une patrie : c'étaient des soldats ayant leur langue, leurs chansons et leur infinie misère dont ils ne savaient sonder l'abîme.

En marchant, ils regardaient au-

tour d'eux. La route était semblable à leur route, comme toutes les routes qu'ils avaient parcourues. A droite et à gauche, au loin, des lumières palpitaient et ils imaginaient des existences qu'ils ne connaîtraient jamais : peut-être des spectacles attendrissants et quelque chose de plus noble et de moins direct que la beauté des femmes. Mais les routes qu'ils suivaient, sans se soucier des chemins martelés par leurs lourds brodequins, étaient interminablement les mêmes : une route droite, leur propriété, et des lumières qui ne leur appartenaient pas.

Devant leurs visages hâlés, leur tristesse, leurs joies brutales et incompréhensibles, le monde se fermait de chaque côté des routes. Les

uns et les autres ne connaissaient personne qui les regrettât particulièrement. Pour les uns la famille avait poussé un soupir de soulagement en les voyant partir et les autres, par une mélancolique humeur, devenaient les propres artisans de leur isolement. Des femmes les suivaient qui portaient sur leurs visages les mêmes signes de détresse.

Les soldats, tournant la tête, aperçurent à leur gauche une ville qu'on ne traversa point. Ils contournèrent les faubourgs, virent fumer des cheminées d'usines dispersées. Ils croisèrent des curieux attirés par le bruit des pas du bataillon. Les joues creuses sous la jugulaire du casque, ils riaient avec hostilité devant ces civils qui ne les comprenaient point. Dans la ville

inaccessible à leurs désirs, mille jeunes filles jouaient sur mille pianos, çà et là, des airs amollissants. Les soldats de métier connaissaient ainsi le monde : toujours marchant sur une route entourant les douceurs de la vie normale comme un chemin de ronde.

Même en permission ils pénétraient très peu le cœur des villes et leurs trésors sentimentaux fuyaient devant eux. Ils entraient partout comme les Hébreux traversant la mer Rouge, les vagues s'écartaient pour les laisser passer.

Un air, un tout petit air à la mode, joué par une fille bourgeoise dans une maison inconnue ornée de glycines, les éclairait intérieurement. Une infinie lassitude pesait sur les épaules de ces soldats d'Afrique et du Tonkin.

Les paysages froids de l'est mystérieux les enveloppaient ; chacun sentait l'odeur lourde et préhistorique des étangs immenses qui étaient peut-être la fin ou le commencement de la terre.

La vie fermait ses portes sur les charmantes habitudes des intérieurs paisibles. Tant de filles fleurissaient en désordre ! Et, dans ce parterre, ils n'avaient rien à cueillir. Les coups de sifflet des officiers distribuaient leur amertume en parts égales.

Un soir le bataillon professionnel se trouva en présence de l'ennemi du jour. Les hommes sentaient que leur vie allait enfin trouver la raison de ses disciplines. Ils étaient maintenant éparpillés dans ce « Pays de personne » qui était le leur. Toute trace

de vie avait disparu ; les arbres revêtaient la morne parure de guerre.

Un clairon jeta quelques notes évocatrices et puissantes pour eux seulement ; les poings crispés sur le fusil tenu horizontalement contre la cuisse ils avançaient toujours plus vite vers la fin où tendaient toutes les routes qu'ils avaient suivies en dehors du monde.

Ils marchaient dans la terre remuée et hostile à grandes enjambées quand, au loin, sans témoins pour les voir mourir, les plus fiévreux aperçurent, casquée et les lèvres peintes, une image féminine qui n'était peut-être pas très consolante mais que chacun avait déjà rencontrée dans les petits bars réservés aux soldats, les petits bars en dehors des villes. A part cette

perverse apparition, aucun être humain étranger à leur vie n'était là pour les voir mourir, pas même les jeunes femmes de la villa aux glycines.

C'est pourquoi les soldats accomplirent machinalement les gestes que leur profession exigeait à cette heure.

LE GRAND SUD

EMPAQUETÉS dans leurs combinaisons de fourrure, les mains enfouies au fond des moufles, les hommes de Boguet ressemblaient à quelques pingouins des vieux pays ; car ici, dans ce solennel paysage de neige et de glaces, les terres où vivent les pingouins sociables se confondaient dans le souvenir de tous avec le pays natal, Lorient, d'où le yacht de Boguet était parti à la conquête du pôle Sud. Par comparaison, la terre couverte de neige où les pingouins vivent en répu-

blicains semblait à Boguet et à ses hommes un Eden de chaleur et de confort : comme le soldat dans les tranchées de premières lignes se crée un paradis acceptable dans les deuxièmes lignes, par comparaison et souvenir.

En colonne sur la neige, les chiens se laissaient atteler. L'haleine des bêtes et des hommes montait en vapeur vers le ciel. L'air, d'une pureté d'acier, coupait les rares parties de peau laissée nue par les passe-montagne.

A quelques mètres du groupe, pris dans la glace, le joli navire, le *Simone-Dale*, se découpait en traits délicats et noirs, dépouillé de ses manœuvres et de ses voiles. Son unique cheminée ne fumait plus. Le navire dans l'air

agressif paraissait friable à l'excès et mort, définitivement mort.

Soudain mille canons grondèrent dans des tourelles invisibles sous la glace dans la direction de ce qui pouvait constituer une mer. Le grondement se répercuta ; on eût dit d'un train interminable passant à toute vitesse sur un pont métallique, et les compagnons de Boguet virent les mâts du *Simone-Dale* s'incliner doucement ; un craquement menu domina nettement le tonnerre de l'artillerie secrète et le yacht, écrasé dans les glaces, étreint comme un supplicié à la torture, disparut à peu près de la surface blanche. Ce fut le signal du départ. Et plusieurs, parmi les hommes de Boguet, sentirent qu'ils ne reviendraient jamais à Lorient et que, dans ce cas,

il valait mieux mourir pour le sport, le plus près possible du pôle Sud.

Les traîneaux filèrent sur la neige, les chiens légers tiraient comme des athlètes, dans la direction du Sud. Les traîneaux bien lancés sur la glace allaient au pôle comme les aiguilles vont à l'aimant.

Et pendant huit jours, on glissa sur la neige nue entre les hauts pics de glace. Boguet et ses hommes absorbaient le pittoresque antarctique. Saturés d'une merveilleuse inquiétude, ils subissaient les jeux de la lumière dans les prismes. Boguet pensait. Il se comparait à une fourmi noire voyageant sur un lustre de cristal aux bougies allumées. Mais, à la fin de la semaine, la couleur blanche leur devint odieuse. Il fallut tuer les

chiens, car on ne pouvait plus les nourrir, et ce massacre interminable laissa aux hommes diminués le dégoût d'eux-mêmes.

Boguet ne parlait plus. Il ne pouvait rien exprimer, car le blanc dominait ses idées et, au delà de cette plaine, parfois miroitante, le pôle, comme une araignée acculée aux limites du possible, tendait les fils tenaces de ses degrés de longitude et de latitude.

Un à un, vers la fin de la deuxième semaine, les hommes de l'équipage moururent, les uns d'insolation, les autres de mélancolie, de froid et d'épuisement.

On enterra les premiers en leur creusant des niches dans la neige comme en font les chiens des traî-

neaux pour se protéger du froid au campement.

Boguet n'avait plus la force de dire quoi que ce soit d'intelligent sur leur cas. Ils étaient morts et participaient au grand silence en se résorbant dans le blanc dur du pays froid.

Au delà de l'éternel horizon de glace, le pôle attirait Boguet. L'eût-il voulu, il n'était plus temps pour lui et son dernier compagnon de revenir en arrière. Comme la pirogue d'Arthur Gordon Pym, Boguet poursuivait son destin.

Avec son compagnon, qui n'était pas même un ami, et que l'on nommait Ploedac, il marchait vers ce que les géographes appellent le Pôle.

Les deux hommes ne se plaignaient pas ; ils marchaient péniblement, ron-

geant chichement leurs dernières provisions. Ils ne marchaient pas vite. Mais Boguet allait droit devant lui parce qu'il ne pouvait pas faire autrement.

Un jour sans nom, Ploedac mourut et Boguet laissa l'aventurier sur la neige, comme une loque noire. Il fit quelques pas. Autour de lui la neige brillait, scintillait ; des millions et des millions de gouttelettes de rosée dansaient devant ses yeux. Il entendait que son cœur poussait son sang dans sa tête à grands coups de pompe, comme un manœuvre imbécile qui ne se rendrait pas compte de la fragilité de son crâne. Il comprit enfin dans un éblouissement qu'il allait mourir, et il se traîna à genoux, en rampant, plus loin, en avant, vers le Pôle, le grand

Pôle littéraire aussi peu scientifique que possible, d'où A.-G. Pym n'était, en somme, jamais revenu. Et Boguet mourut à dix mètres de Ploedac, plus près dans la direction du Sud.

Alors, avec la mort des deux derniers hommes, le paysage reprit son aspect véritable, que personne ne peut décrire puisqu'il n'existe dans la réalité que débarrassé de tout élément importun.

FIN

TABLE

A BORD DE L' « ÉTOILE-MATUTINE »

LA CHRONIQUE DES TEMPS DÉSESPÉRÉS

ACHEVÉ D'IMPRIMER

LE TRENTE MAI MCMXXI

POUR LES ÉDITIONS G. CRÈS ET Cie

PAR E. ARRAULT ET Cie, A TOURS

5017